

# 1 Introduction

Le tetserret est une langue berbère énigmatique de plusieurs points de vue.

Parlée au Niger par deux tribus seulement, les Aytawari Seslem<sup>1</sup> et les Kel Eghlal n Ennigger<sup>2</sup>, son origine est ignorée, sa situation sociolinguistique originale, ses caractéristiques linguistiques presque inconnues, et sa position dans la famille linguistique berbère paradoxale.

Citée dans quelques ouvrages<sup>3</sup>, sous son nom tamacheq de ‘chinsart’, elle a toujours été considérée soit comme une variante du tamacheq<sup>4</sup>, soit comme une langue mixte ‘berbéro-songhay’<sup>5</sup>.

Ce n’est qu’en 2001, grâce au mémoire de maîtrise d’A.K. Attayoub, linguiste appartenant à la tribu des Aytawari Seslem, que le tetserret a pu être identifié comme langue berbère à part entière, très différente du tamacheq<sup>6</sup>. Or, mis à part ce mémoire et quelques articles publiés par Attayoub, plutôt dans une perspective sociolinguistique, aucune description de cette langue très spécifique n’existe. Ainsi, le tetserret est une des rares langues berbères non seulement inconnue jusqu’à une période très récente, mais aussi (et par conséquent) très peu décrite.

---

<sup>1</sup> Le terme ‘Aytawari’ est écrit attaché ici, suivant Attayoub et Walentowitz (2001 : 32), alors qu’il apparaît souvent sous la forme Ayt Awari ailleurs. En effet, en tetserret, le nom de la tribu se prononce [daktəwari] : cette prononciation n’est pas ‘une déformation de Ayt Awari’ comme le dit Bernus (1989 : 1032), mais bien le nom utilisé par les ‘Aytawari’ eux-même. Il s’agit donc de la tribu des ‘Dag Tawari’, ce qui signifie les « enfants de Tawari », et non les enfants « d’Awari ». L’orthographe condensée évite donc cette dernière confusion.

<sup>2</sup> Les Kel Eghlal n Ennigger parlent le ‘taməsəghlalt’, très proche du tetserret. Plusieurs orthographes sont recensées pour ce nom de tribu. Nous adoptons ici celle proposée par Attayoub et Walentowitz (2001 : 30), la plus moderne et certainement la plus proche de la réalité acoustique : nous trouvons dans notre corpus ce terme prononcé comme suit, assez proche de la transcription d’Attayoub et Walentowitz : [keɣɣɣlænɛnɛɣɣɣɣ].

<sup>3</sup> Comme par exemple dans Bernus (1981 : 72) ou dans Nicolas (1950 : 189) : ‘*Inəslemən*’ (rac. an-əsləm, an-Islām : celui de l’Islam, le religieux) [...] d’origine et de race diverses, ayant parfois des idiomes particuliers (la tihətit ou tagdālt pour les Igdālən, le Ti-N-Sar ou Chi-N-Sar pour les Kel Ansar : Aït Awāri, Iməllālən, Kel Eylal Niniggər, etc.).

<sup>4</sup> Cf. Bernus (1981 : 72) : ‘D’autres Touaregs parlent des langues qui ne sont que des variations dialectales du touareg : shin sar des Aït Awari, talasəghlalt des Kel Eghlal Enniger du sud de l’Azawagh...’

<sup>5</sup> Cf. Marty (1975 : 16-17, cité par Attayoub et Walentowitz 2001 : 27) : ‘L’étude des langues mixtes Songhay-Tamajaq parlées encore de nos jours dans la région –celles des tribus nomades de l’Azawagh : Igdalan, Aït Awari, Dahusahaq, Kel Eghlal Ninggər’...

<sup>6</sup> Avant lui, Jeanine Drouin (1984) avait publié un article, bien connu, sur le ‘taməsəghlalt’, dialecte du tetserret, mais c’est Attayoub qui a vraiment mis en évidence le statut de langue du tetserret, dans son mémoire.

En outre, cette langue, presque inconnue d'un point de vue linguistique, présente une situation sociolinguistique assez peu courante.

Langue qui a certainement connu des jours de gloire, elle partage depuis plusieurs siècles avec les Kel Tamacheq<sup>7</sup>, non seulement le territoire sur lequel elle est parlée, mais aussi la même culture, les locuteurs des deux langues étant très liés. Ainsi, malgré sa situation de langue dominée par le tamacheq depuis longtemps donc, actuellement en grand danger de disparition, puisqu'elle n'est plus parlée que par un nombre de locuteurs<sup>8</sup> très restreint, tous bilingues en tamacheq, elle a tout de même résisté, et a été conservée jusqu'à nos jours : dans de telles circonstances d'une domination ancienne, on se serait attendu à ce qu'elle soit remplacée plus rapidement par le tamacheq. Cependant, il s'agit, selon Attayoub et Walentowitz (2001) d'une langue sacrée, de respect et d'affection, donc ayant une valeur très positive aux yeux de ses locuteurs, ce qui expliquerait sa propension à être conservée.

Toutefois, la plus grande énigme figure dans l'origine des locuteurs du tetserret.

Il est en effet légitime de se demander pourquoi une langue berbère, si différente du tamacheq, et qui plus est, nous le verrons, relativement proche du 'dialecte'<sup>9</sup> que Kossmann (1999a : 33) considère comme '*le plus aberrant de toutes les variantes du berbère*', le zénaga de Mauritanie, est parlé à cet endroit du monde par un tout petit groupe de locuteurs.

On trouve des traces historiques orales et écrites très claires des Aytawari Seslem (ou de ceux désignés comme leurs ancêtres, les Iberkorayan) dans l'Aïr, montagne du nord du Niger. De fait, les Iberkorayan semblent avoir fait partie de la première vague 'touarègue' arrivée au Niger, dans l'Aïr donc, leur présence y étant attestée avant l'an mil (Bernus, 1981 : 59), et jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle environ. Cependant, la question des origines plus anciennes des Aytawari Seslem reste un mystère.

En effet, la tradition orale n'en a pas gardé de trace précise, nouvelle preuve d'une présence ancienne au Niger, et plusieurs hypothèses, peu fiables, émergent de l'histoire, faisant venir

---

<sup>7</sup> Les 'Touaregs' s'appellent eux même 'Kel Tamacheq', c'est-à-dire 'ceux du tamacheq', sous-entendant 'ceux qui parlent tamacheq'. Nous préférons donc cette dénomination, choisie.

<sup>8</sup> Selon Attayoub et Walentowitz (2001 : 34) : '*...il est certain qu'il s'agit depuis très longtemps d'un très petit îlot linguistique ne dépassant en aucun cas les deux mille locuteurs*'.

<sup>9</sup> Choisir entre les termes de 'langue', 'dialecte', 'parler' ou variété n'est jamais évident, car une connotation s'en dégage toujours. Nous discuterons plus avant de notre choix : ici, nous réemployons le terme de Kossmann, dans une citation en deux temps.

ce peuple de Libye le plus souvent, ou d'Algérie, suivant le sens migratoire nord-sud<sup>10</sup> ; ou encore du Mali, à l'ouest (Drouin, 1984 : 510).

Cependant, sa position linguistique au sein de la famille berbère ne corrobore aucune de ces hypothèses. De fait, nombre de ses caractéristiques relie sans doute le tetserret à la famille des langues berbères, mais comme nous l'avons dit, il se distingue très nettement du tamacheq puisqu'aucune intercompréhension n'existe. En réalité, il semble bien que linguistiquement le tetserret soit plutôt relié au zénaga, langue berbère elle aussi très minoritaire et originale, parlée en Mauritanie, soit à des milliers de kilomètres du territoire des Aytawari Seslem.

Ces deux énigmes concernant à la fois l'origine des Aytawari Seslem et la situation du tetserret dans la famille des langues berbères constituent le point de départ du travail présenté ici, notre but étant en effet de situer le tetserret, langue berbère découverte récemment, au sein de la famille linguistique berbère, et ce en passant par la description et la comparaison linguistique.

Ainsi, le travail principal de cette thèse consistera en un travail de description de certains points précis de la linguistique du tetserret, que nous mettrons toujours en relation avec les autres langues berbères mieux connues, dans une perspective comparative, afin d'éclaircir la situation du tetserret au sein de la famille linguistique berbère, et peut-être ainsi d'obtenir des hypothèses plus fiables quant à l'origine de ses locuteurs.

Nous verrons donc aussi, de cette manière, ce que l'alliance entre description et comparaison linguistique peut apporter à l'histoire, défailante ici, et comment les différentes sciences humaines peuvent jouer des rôles complémentaires.

Le travail de description de cette langue quasi non-décrite étant déjà important, nous avons fait le choix de limiter la comparaison à trois langues principales, les plus intéressantes dans cette optique :

- la première langue à laquelle nous comparons systématiquement le tetserret est le tamacheq, langue dominante avec laquelle il est en contact permanent.

---

<sup>10</sup> Par exemple, Drouin (1984 : 508), mais aussi Attayoub (2001) et Ghoubeïd Alojaly, dans la préface au dictionnaire 'Touareg-Français' (2003 : V).

- Ensuite, nous orientons la comparaison vers le zénaga, puisque ces deux langues semblent liées d'un point de vue généalogique.
- Enfin, puisque le tetserret a parfois été mis en relation avec les langues septentrionales, en particulier avec les langues parlées au Maroc, nous avons choisi de le comparer plus particulièrement au tachelhit, parlé dans le sud du Maroc, langue bien décrite qui prendra le rôle, ici, de 'langue-témoin' du groupe des langues berbères du Maghreb, les mieux connues.

Cependant, lorsque cela s'avèrera intéressant pour notre propos, nous élargirons la comparaison à d'autres langues encore.

Ainsi, nous présenterons dans ce travail une partie importante traitant de la phonétique et de la phonologie du tetserret, qui n'ont jamais été décrites, et qui constituent une base indispensable pour l'analyse des domaines hiérarchiquement supérieurs de la langue, tels que prosodie, morphologie ou syntaxe. Il s'avère que la comparaison de cette partie du tetserret avec les autres langues considérées nous donne des informations précieuses sur la place qu'il occupe dans la famille berbère.

Ensuite, nous nous intéresserons à certains points de la prosodie, puis de la morphologie du tetserret, nous limitant cependant à la description approfondie des points les plus intéressants pour la comparaison, poursuivant toujours ce but principal d'attribuer au tetserret une place dans la famille linguistique berbère. En ce qui concerne la prosodie, par exemple, nous avons décrit le fonctionnement de l'accent de mot du tetserret, différent du système accentuel du tamacheq, ce qui nous permet d'éloigner les deux langues. Toutefois, nous n'avons fait que survoler les éléments de la prosodie qui n'avaient pas d'intérêt immédiat pour la comparaison, telles que les structures intonatives sous-jacentes du tetserret. Nous avons suivi des principes similaires pour le domaine de la morphologie : donner une description précise de tous les points intéressants de prosodie ou de morphologie du tetserret et fournir une comparaison avec les autres langues aurait été, en effet, un travail dépassant le cadre d'un doctorat.

Ainsi, nous plaçons cette thèse dans une double perspective de description d'une langue en danger et de comparaison de cette langue avec les membres de la même famille linguistique, en nous donnant pour but d'étayer ou de réfuter les différentes hypothèses historiques.

Dans les parties comparatives de ce travail, nous ferons souvent référence à diverses langues berbères. Il nous semble donc essentiel, avant de commencer l'exposé descriptif et comparatif linguistique proprement dit, de donner un bref aperçu du monde berbère en général, de son histoire et de sa diversité linguistique.

Ensuite, nous reviendrons, de manière plus détaillée, pour clore cette introduction, sur la situation sociolinguistique et historique du tetserrèt, éléments essentiels pour mieux comprendre la place du tetserrèt et des Aytawari Seslem dans le domaine berbère. Nous décrirons enfin les méthodes de travail que nous avons utilisées sur le terrain, et nous présenterons les locuteurs que nous avons enregistrés.

## 1.1 Berbère : histoire, diversité et classifications linguistiques

### 1.1.1 Histoire des Berbères

L'histoire ancienne du peuple berbère est très mal connue, tous les auteurs s'accordent sur ce point. Ceci a d'ailleurs abouti à la genèse de nombreuses légendes sur l'origine de ce peuple, comme le souligne G. Camps (1980 : 19) : *'Rares sont les peuples comme les Berbères dont les origines ont été recherchées avec autant de constance et d'imagination'*, légendes souvent étonnantes, débordant de fantaisie. En réalité, ce qui a très certainement dérouté nombre d'historiens anciens est tout simplement l'absence de traces de l'arrivée des Berbères en Afrique du nord, ce qui implique une présence très ancienne sur ce territoire, comme le dit Galand (1988 : 207), avec beaucoup de bon sens : *'Puisque aucun événement historique ne rend compte de l'arrivée du berbère en Afrique du nord, il faut bien admettre qu'il était là avant l'époque de nos premiers documents, et l'on peut penser que c'est lui qui, sous l'Antiquité, se manifeste sous la forme du Lybique'*.

Ainsi, les Berbères sont considérés comme étant les premiers habitants de l'Afrique du nord<sup>11</sup>, autochtones par excellence, et on fait l'hypothèse qu'à un moment donné de l'histoire, une (ou plusieurs) langue(s) historiquement liée(s) aux langues berbères modernes était parlée dans toute la 'berbérie' : *'Avant l'arrivée des Arabes en Afrique du nord, le berbère occupait un domaine d'un seul tenant, de l'Atlantique à l'Égypte'<sup>12</sup>* (Galand, 1988 : 207).

C'est seulement à partir du 4<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ que les premières preuves irréfutables de la présence d'un peuple parlant une langue proche du berbère en Afrique du nord apparaissent, avec les fameuses inscriptions Lybico-berbères présentes dans toute l'Afrique du nord, les plus élaborées ayant été découvertes dans le nord de l'actuelle

---

<sup>11</sup> On voit le plus souvent dans le peuple nommé 'Libues' par les grecs, ou 'Libyens', les ancêtres des berbères, peuple cité dans des textes ou dans des peintures remontant à l'Égypte des pharaons, ce qui ne signifie pas qu'ils parlaient alors une langue pouvant être reliée aux berbères modernes.

<sup>12</sup> Il faut vraisemblablement ouvrir cette zone géographique aux îles Canaries, où des inscriptions lybico-berbères ont aussi été retrouvées, et où il semble qu'une langue appartenant très probablement à la famille linguistique berbère, le Guanche, ait été parlée.

Tunisie. En effet, l'alphabet gravé sur ces pierres est assez proche des tfinaghs utilisés aujourd'hui par les Kel Tamacheq, et quelques structures similaires à celles des langues berbères actuelles peuvent être identifiées (Galand, 1988).

Ainsi, la langue 'lybique' de ces inscriptions aurait été reliée diachroniquement au berbère moderne, et, si cela '*ne veut pas dire qu'il s'agit d'un stade archaïque du berbère*' (Kossmann, 1999a : 17), cet apparentement permet d'avoir de nombreuses traces des ancêtres des Berbères.

Il faut noter que les inscriptions lybico-berbères qui ont pu être déchiffrées l'ont été grâce à des inscriptions bilingues, lybico-puniques ou lybico-latines, traces des très nombreuses invasions qui ont jalonné l'histoire de l'Afrique du nord.

En effet, cette partie du monde a été l'objet de nombreuses convoitises, et l'histoire du peuple berbère est aussi connue pour avoir été marquée par des dominations régulières, de nature diverse.

La première grande invasion enregistrée est celle des Puniques, qui restent maîtres du territoire de l'Afrique du nord entre le IX<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ environ, remplacés par les Romains, présents entre le I<sup>er</sup> siècle avant J.C. et le V<sup>ème</sup> siècle après J.C environ. Ensuite, commencent les conquêtes arabes, qui ont particulièrement influencé les peuples berbères, apportant entre autre la religion dominante chez ces derniers, l'Islam<sup>13</sup>. La dernière grande conquête de cette zone est celle que l'on a appelé la 'colonisation européenne', majoritairement française en Afrique du nord, débutant dès le XIX<sup>ème</sup> siècle.

Si les premières invasions ont peut-être eu l'effet d'établir des contacts plus forts entre les différents peuples berbères de l'époque, allant vers une homogénéisation passagère de la langue (Louali & Philippon, 2004b)<sup>14</sup>, les invasions suivantes ont plutôt eu pour conséquence d'aboutir à un monde berbère morcelé, ces peuples autochtones s'étant souvent réfugiés dans des territoires constituant des obstacles naturels aux invasions, les montagnes et les déserts. De fait, le domaine berbère occupe aujourd'hui encore toute l'Afrique du

---

<sup>13</sup> Il existe aussi une hypothèse intéressante d'une islamisation de l'Afrique du nord qui aurait pu être initiée par des 'Berbères' nomades d'origine libyenne (ou leurs ancêtres), à partir du VIII<sup>ème</sup> siècle. Nous présenterons cette hypothèse plus avant (cf. §1.2.2.1, et Walentowitz 2003).

<sup>14</sup> Dans cet article, ces auteurs émettent l'hypothèse de l'apparition d'une koiné berbère, à un moment où le commerce et les échanges entre les peuples étaient riches, moment faisant partie de la période de domination punique. Cette koiné aurait pu ensuite donner naissance aux différentes langues berbères modernes (cf. §1.1.2.3 : 'Proto-berbère' pour plus de détails)

nord, allant de l'Atlantique à l'ouest, jusqu'à l'Égypte à l'est, de la Méditerranée au nord jusqu'au sud du fleuve Niger, mais sous la forme d'îlots, de taille plus ou moins importante.

Ainsi, '*les groupes berbérophones sont isolés, coupés les uns des autres et tendent à évoluer de manière divergente*' (Camps, 1980 : 12). Toutefois, même si la conscience d'appartenir à un groupe 'berbère' n'est pas toujours vivante chez les différents peuples berbères<sup>15</sup>, un fond culturel et linguistique commun assez remarquable existe, ce qui a parfois conduit à considérer le monde berbère comme unique.

Cette notion d'unicité, qu'on ne peut pas rejeter au vu des points communs existants, nous semble être une vision assez 'septentrionale' du monde berbère, et perd de son sens lorsqu'on s'intéresse à la partie la plus méridionale du domaine berbère : au niveau linguistique (et culturel d'ailleurs), si nous retrouvons des caractéristiques communes très claires, les langues de cette zone sont très différentes des langues du nord.

Afin d'expliquer ce dernier point (que nous reprendrons d'ailleurs à d'autres endroits de ce travail), intéressons-nous à présent aux différentes langues ou aux différents groupes de langue qui peuvent être distingués les uns des autres dans le domaine berbère.

## **1.1.2 Diversité linguistique, classification et proto-berbère**

### **1.1.2.1 Diversité linguistique**

#### **1.1.2.1.1 Les langues du nord**

Les langues berbères parlées au Maghreb occidental sont de loin les mieux décrites, et ce depuis longtemps.

Une première explication peut-être trouvée dans le fait d'une dominance numérique : en effet, les groupes berbérophones les plus importants sont installés au Maroc, surtout, et en Algérie<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Au Niger, nombre de Kel Tamacheq ne s'identifient pas comme berbères. Assez souvent, tout de même, ils ont entendu parler des berbères d'Algérie, et surtout de Libye, mais ils hésitent à se considérer comme tels.

<sup>16</sup> Il reste quelques groupes berbères en Tunisie, mais peu nombreux et mal représentés.



Certains faits historiques fournissent une seconde explication : d'abord, la présence coloniale française a été très importante dans ces deux pays. Or, par nécessité, et peut-être aussi par tradition, l'armée française s'est attelée à décrire (ou à faire décrire) les langues autochtones. Enfin, depuis la décolonisation, une pression forte est exercée par les groupes berbères militants sur les gouvernements de ces deux pays dans le but d'une reconnaissance de l'identité berbère, et de là naît un besoin important en description et documentation des langues berbères, pour répondre, entre autre, aux besoins pédagogiques.

Ainsi, il existe une sorte de domination des langues du Maghreb sur les études berbères (ce qui est logique car elles constituaient pendant longtemps les seules données disponibles), et ce qui est vrai pour ces langues a souvent été extrapolé au groupe linguistique berbère dans son ensemble. C'est pour cette raison que nous avons parlé, dans la sous-partie précédente, d'une vision 'septentrionale' des faits quant il s'agit de considérer l'existence d'une langue berbère unique<sup>17</sup>.

De fait, les langues du Maghreb occidental sont très proches les unes des autres et constituent un continuum dialectal, la situation la plus courante étant qu'il y ait intercompréhension entre deux entités qui sont parlées sur des territoires contigus<sup>18</sup>. Les points communs sont tellement importants entre ces langues qu'on les a souvent mis en avant, parlant donc d'une langue unique possédant un grand nombre de variétés régionales.

Néanmoins, même au sein de ce groupe dominant et homogène des langues berbères du Maghreb occidental, un groupe particulier doit être distingué : il s'agit du groupe zénète, les langues qui en font partie partageant toutes des innovations communes assez caractéristiques, comme l'absence de voyelle initiale pour des noms débutant par une

---

<sup>17</sup> Outre d'une vision 'septentrionale', il semble aussi s'agir d'une vision assez 'française' des choses : Matthias Brenzinger, linguiste allemand, qui s'est plutôt axé sur la littérature linguistique berbère rédigée en langue anglaise pour écrire son chapitre général sur les langues d'Afrique du nord 'Language Endangerment in Northern Africa', affirme sans réserve qu'il y a plusieurs langues berbères (24 pour lui), et que les chercheurs sont d'accord sur ce propos : 'While most linguists agree on a close genetic relationship, they distinguish various Amazigh languages, based on linguistic analyses' (Brenzinger, 2001 : 124)

<sup>18</sup> Cf. Yamina el Kirat et Fatima Sadiqi, citées par Brenzinger (2001 : 125) : 'A continuum still exists in Morocco, in which speakers of the southern varieties of Tashelhit can communicate with those speaking the central varieties, called Tamazight. The latter converse with the speakers of Tarifit, the northern varieties, whereas Tashelhit and Tarifit languages are mutually incomprehensible (Yamina El Kirat, pers. comm.). To the east, Tarifit borders the Kabyle area of Algeria and these two varieties are closely related and mutually intelligible, regardless of the different national affiliations (Sadiqi, 1998). Ces affirmations demanderaient à être vérifiées de manière approfondies, puisqu'elles se basent plus sur des impressions de locuteurs que sur des faits linguistiques établis, impressions très variables selon les locuteurs.

séquence CV par exemple, ou le remplacement d'une finale –u des verbes de la forme CCu<sup>19</sup> par un –a... (Kossmann, 1999a : 31 ; Philippson, 2005).

Ces langues zénètes sont assez nombreuses, réparties dans plusieurs pays du domaine berbère (Kossmann, 1999a : 28). On en trouve :

- au Maroc (rifain, au nord ; Aït Seghrouchen et Aït Waraïn, Moyen Atlas oriental ; Beni Iznassen et Figuig, Maroc oriental),
- en Algérie (Beni Snouss, chaouia, Algérie occidentale ; Mzab, Ouargla et Timimoun, Algérie saharienne ; Chenoua, Beni Menacer, Algérie septentrionale),
- en Tunisie (parler de Matmata),
- et en Libye (Zuara).

Les autres langues du Maghreb occidental, non zénètes, sont les suivantes :

- le kabyle, parlé au nord de l'Algérie, très connu de par les revendications politiques fortes de certains de ses membres,
- le tachelhit, groupe numériquement le plus important, parlé au sud du Maroc,
- le tamazight, parlé dans la partie centrale du Maroc.

A ces dernières sont encore reliées les langues des 'îlots orientaux', parlées dans des oasis libyennes et égyptiennes. Il s'agit des parlers d'El Foqaha, de Djebel Nefoussa, de Siwi et d'Augila. Ces quatre idiomes partagent, encore une fois, des caractéristiques linguistiques communes (le \*ḍ reconstruit en diachronie perd son voisement en synchronie et est réalisé /t/, les verbes du groupe 1A3 de Prasse, qui présentent une alternance entre /a/ et /u/ en initiale la perdent dans ces langues...).

En outre, elles ont en commun d'être décrites assez succinctement : la plupart de ces langues sont parlées en Libye, territoire actuellement fermé aux activités linguistiques sur les langues berbères, puisque la seule langue parlée en Libye, dans la version officielle, est l'arabe littéraire. Les dernières descriptions ont été effectuées pendant la période coloniale italienne. Le siwi est, lui, en train d'être décrit par deux étudiants effectuant leur doctorat sur différents aspects de cette langue<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> Groupe IA8 selon la classification de Prasse

<sup>20</sup> Il s'agit de Lameen Souag, qui a soutenu son doctorat en août 2010 sur le contact des langues, se basant sur le kwarandzyay (langue mixte berbéro-songhay du sud-ouest algérien) d'une part et le siwi d'autre part, intitulé '*Grammatical Contact in the Sahara : Arabic, Berber and Songhay in Tabelbala and Siwa*' (SOAS, London) et

### 1.1.2.1.2 Groupes différents : tamacheq, ghadamsi et zénaga

De ce groupe des langues berbères du nord, numériquement important et linguistiquement homogène, se détachent plusieurs autres groupes, très différents de ce dernier.

Le mieux connu parmi eux, qui a même été reconnu comme différent par A. Basset<sup>21</sup>, est le groupe rassemblant les parlers ‘touaregs’, nommés aussi ‘tamacheq’. Le domaine des Kel Tamacheq est le plus étendu du domaine berbère : réparti sur cinq pays différents (Algérie, Libye, Mali, Niger et Burkina Faso), il occupe une surface importante du Sahara. Cela ne signifie pas pour autant que les Kel Tamacheq soient très nombreux, la densité de population en zone désertique étant forcément très faible.

Le tamacheq est une langue assez homogène mais plusieurs variétés existent, parmi lesquelles le tahaggart (Sahara algérien), le touareg de l’Adagh des Ifoghas (Mali), le taneslemt (Mali, Tombouctou), le touareg des Iwellemmedan (Niger, Azawagh), le tayert (Niger, Air), le touareg de Ghat (Libye), le tudalt (Burkina Faso)...

Enfin, deux derniers groupes, très marginaux, ne contiennent habituellement qu’une seule langue (voire deux), mais ne peuvent en aucun cas être reliés ni au groupe des berbères du nord, ni au groupe tamacheq<sup>22</sup>.

En effet, le ghadamsi, parlé dans une oasis libyenne, présente des caractéristiques très différentes de celles des autres parlers berbères, et forme un groupe à part.

De même, le zénaga, qui nous intéresse tout particulièrement dans ce travail, une de nos hypothèses consistant à le relier généalogiquement au tetserrret, se distingue lui aussi de manière très claire du groupe des berbères du nord et du groupe tamacheq, bien qu’il appartienne sans aucun doute à la famille linguistique berbère. Parlé en Mauritanie, au sud de la capitale, Nouakchott, dans une zone désertique dunaire, le zénaga est connu et reconnu

---

de Christfried Naumann, qui décrit le siwi d’un point de vue phonétique, phonologique et morpho-phonologique, dans un doctorat intitulé ‘*An Acoustically-based Phonology and Morphophonology of Siwi (Berber)*’, soutenu en janvier 2011 (Institute for African Studies, Leipzig).

<sup>21</sup> Basset, défenseur de la théorie de l’unicité linguistique berbère ‘*admettait dans un seul cas l’existence d’un dialecte, et il s’agissait du touareg*’ (Galand, 2000 : 189).

<sup>22</sup> On pourrait rajouter un dernier groupe ne pouvant être rattaché ni aux langues du nord ni au tamacheq, contenant le ‘*guanche*’, langue très certainement reliée au berbère, qui a été parlée sur les îles Canaries. Toutefois, la place qu’occupe cette langue dans la famille linguistique berbère est inconnue, et le restera, puisque la langue a disparu (sauf si un document émerge). Nous préférons donc ne pas la prendre en considération ici, afin d’éviter des hypothèses non vérifiées et non vérifiables.

comme langue berbère de Mauritanie depuis longtemps, décrit durant la colonisation française par le général Faidherbe (1887) puis par Nicolas (1953), dont les écrits sur le zénaga se basent d'ailleurs sur un travail qui a certainement été réalisé, en réalité, par Mokhtar Ould Hamidoun, érudit de langue maternelle zénaga (Taine-Cheikh, 2008 : LVI). Cependant, ces deux ouvrages étaient difficilement utilisables, leur consultation étant rendue mal aisée, entre autre, par des transcriptions changeantes, et donc peu fiables, ce qui pose un problème majeur concernant cette langue dont la phonologie est très particulière.

Ce n'est que grâce aux travaux de Catherine Taine-Cheikh, qu'elle a entrepris dans les années 1980 pour aboutir à la publication d'un dictionnaire très précieux en 2008, que le zénaga a pu être réellement connu et analysable par la communauté de linguistes berbérissants.

Le zénaga fait partie des langues berbères parlées par des éleveurs nomades, comme le tamacheq et le tetserret, ce qui est évidemment imposé par le milieu dans lequel ils vivent, le désert. On remarque cependant deux autres points communs entre locuteurs du zénaga et locuteurs du tetserret, qui relèvent peut-être d'un hasard : le zénaga est la langue de tribus maraboutiques, dont le rôle, dans la société très hiérarchisée des berbères du Sahara, est d'enseigner et de promouvoir l'Islam, ce qui est aussi le cas des Aytawari Seslem. Ainsi, ces deux micro-sociétés sont connues pour avoir comme valeurs primordiales '*piété, modestie, discrétion [et] diplomatie*' (Taine-Cheikh, 2008 : XXIII), valeurs liées justement à leur rôle de détenteurs de la religion. Un autre élément qui a peut-être un rapport avec ce rôle religieux est la valeur de la langue dans la société : Catherine Taine-Cheikh (2008 : XXV) souligne que le zénaga est '*longtemps restée la langue de l'intimité, de l'entre-soi et du respect*', ce qui rappelle la remarque d'Attayoub et Walentowitz (2001), qui définissent le tetserret comme une langue sacrée, du respect et de l'affection.

Les langues tetserret et zénaga ont aussi en commun de constituer de petits groupes marginaux linguistiquement, et sont, par conséquent, deux langues en grand danger de disparition<sup>23</sup> : le zénaga, comme le tetserret, n'est plus parlé que par un petit nombre de locuteurs (que Taine-Cheikh estime à moins de 4500 (2008 : XIX)), tous bilingues et tous adultes de plus de quarante ans. En outre, ces deux langues semblent avoir subi une

---

<sup>23</sup> Cf. §1.2 : 'Tetserret et Aytawari Seslem : cadre culturel, sociolinguistique et historique' pour plus de détails sur la sociolinguistique du tetserret.

‘érosion’ assez rapide au cours du siècle dernier. En effet, le zénaga était, d’après Taine-Cheikh, ‘largement répandu dans le quart sud-ouest de l’espace Mauritanien actuel’, encore au début du siècle dernier, ce qui renvoie à une remarque similaire d’Attayoub (2001 : 12) : ‘d’après les témoignages et observations, l’exercice de ce parler était encore très vivant dans la génération des personnes nées durant le premier tiers du XX<sup>ème</sup> siècle’. Ainsi, ‘l’érosion’ de ces langues ne semble dater que d’un siècle environ, alors même qu’elles ont du être des langues minoritaires dans leur zone respective pendant plusieurs siècles.

Le fait que le tetserret et le zénaga soient toutes deux des langues parlées par des tribus maraboutiques, ce qui implique des caractéristiques sociales particulières, et qu’elles soient toutes deux en danger n’est évidemment pas une preuve du lien entre tetserret et zénaga : d’autres tribus maraboutiques existent et parlent tamacheq, et les langues en danger ne manquent pas sur la planète.

Retenons simplement que certains groupes se détachent très nettement du grand groupe des langues du nord, malgré un fond culturel et linguistique commun.

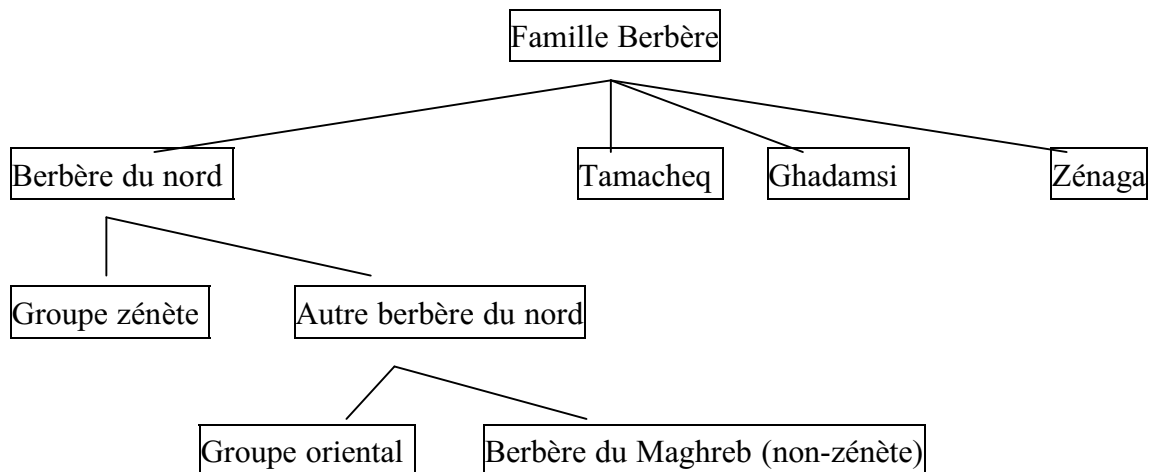
## 1.1.2.2 Classification et ‘langues berbères’

### 1.1.2.2.1 Classification

Le fait qu’il n’existe aucune classification bien établie pour les langues berbères, ni sur un plan synchronique, ni sur un plan diachronique, n’est un secret pour personne. Cela vient évidemment du fait que le groupe des langues du nord, groupe le mieux décrit et le plus important numériquement, forme un continuum dialectal, comme nous l’avons dit, au sein duquel il est très difficile d’établir des limites. En effet, ces langues, outre une origine généalogique commune, sont souvent en contact plus ou moins rapproché, et une aire linguistique où les langues s’influencent les unes les autres s’est formée, donnant parfois lieu à des développements secondaires : différents processus d’évolution des langues s’entremêlent donc, et classifier ces langues devient difficile. Cependant, comme nous l’avons vu dans la sous-partie précédente, les connaissances linguistiques sur le monde berbère commencent à s’affiner et à être suffisantes pour établir des groupes distincts. En effet, nous avons vu qu’un groupe tamacheq se détache sans problème du groupe des langues du nord, et que le ghadamsi et le zénaga semblent bien aussi former des groupes

différents, bien qu'ils en soient les seuls représentants. De plus, même au sein des langues du nord, deux scissions claires existent.

Ainsi, dans ce travail, nous adopterons cette ébauche de classification, à nos yeux la plus aboutie, puisqu'elle est basée sur des critères linguistiques, ébauche de classification présentée par Kossmann (1999a), puis reprise sous une autre forme par Philippon (2005) :



#### 1.1.2.2.2 'Langues berbères'

Nous avons vu comment et pourquoi l'idée d'une langue berbère unique est apparue : un accent particulier a en effet toujours été mis sur l'étude des langues berbères du Maghreb occidental, ces dernières étant effectivement très homogènes. Néanmoins, depuis que l'étude des langues berbères méridionales a pris plus d'importance, il semble que cette idée d'unicité de la langue berbère doive être remise en cause. En effet, le tamacheq, il y a déjà quelques années, était considéré par André Basset lui-même, créateur du système pan-berbère<sup>24</sup>, comme différent des autres langues. Mais que dire aujourd'hui du zénaga ou du ghadamsi ? Peut-on sérieusement considérer le kabyle et le zénaga, par exemple, comme une seule et même langue ?

Si nous prenons en considération le critère d'intercompréhension<sup>25</sup>, souvent utilisé pour décider si l'on doit parler de 'langue' ou de 'dialecte', il semble clair que dans ce cas précis

<sup>24</sup> En 1942, André Basset propose un système phonologique rassemblant tous les points communs des systèmes phonologiques berbères connus, ignorant les particularités de chaque langue, système phonologique pan-berbère qui sera largement utilisé par la suite (cf. Chaker : 1984 : 79 et cf. §2.1.1 et Tab.1 ci-dessous).

<sup>25</sup> 'two forms of speech which are mutually intelligible are regarded as dialects of a single language'. (Dixon, 1998 : 7)

nous avons affaire à deux langues différentes, l'intercompréhension entre kabyle et zénaga étant vraisemblablement quasi-nulle.

Puisque notre étude a pour objet la partie méridionale du domaine berbère, nous ferons donc le choix de parler de langues berbères plurielles, qui présentent chacune un certain nombre de variétés (ou dialectes<sup>26</sup>). Ainsi, nous considérerons le tamacheq, le ghadamsi et le zénaga au moins, comme des langues à part.

Pour ce qui concerne le groupe du nord en revanche, il est plus difficile de choisir entre les termes de 'langue' ou 'variété', et les avis divergent beaucoup. Nous ne voulons pas entrer dans la controverse, celle-ci étant très éloignée de notre propos. Ainsi, sans que ce soit une question de principe, nous utiliserons le terme de 'langue' pour nommer le kabyle, le tachelhit ou le tamazight par exemple, mais plutôt par commodité : bien qu'il nous semble que l'intercompréhension entre kabyle et tachelhit ne soit pas importante, une étude objective de l'intercompréhension entre ces différentes langues du nord qui se baserait sur des critères strictement linguistiques manque cruellement.

Ainsi, il nous semble évident de considérer les idiomes méridionaux comme des langues à part entière, et nous utiliserons aussi ce terme pour les grands ensembles du nord.

### 1.1.2.3 Proto-berbère

Parler de plusieurs groupes de langues généalogiquement reliés, qui ont évolué de manière différente, implique forcément la notion de 'proto-langue', ancêtre direct de ces différentes langues-soeurs. Suivant cette idée, le 'proto-berbère' serait donc la '*langue qui était parlée juste avant le début de la grande différenciation qui a donné lieu aux dialectes modernes*' (Kossmann, 1999a : 20).

Toutefois, si l'on parle souvent du 'proto-berbère', ce dernier a dévoilé peu de ses secrets et reste encore aujourd'hui assez mystérieux.

En effet, les berbérissants se sont très peu intéressés à la question diachronique, et le fait que les langues éloignées des langues du nord ont été peu décrites, ou de manière imprécise, jusqu'à une période récente n'est certainement pas étranger à cela. De fait, ce sont souvent les langues qui présentent les irrégularités les plus grandes dans les correspondances qui

---

<sup>26</sup> Nous évitons ce terme qui a souvent une connotation négative.

sont la clé de la reconstruction, ce qui est le cas du tamacheq ou du zénaga par exemple. De plus, ces dernières langues, étant géographiquement éloignées des langues du nord, la question de distinguer les traits généalogiques des traits aréaux ne se pose pas. Ainsi, ce sont ces langues caractéristiques qui ont apporté le plus d'indications pour la reconstruction d'un stade antérieur de la langue : les descriptions poussées du tamacheq, puis du zénaga ont permis des avancées très significatives dans le domaine de la diachronie berbère.

On ne sait donc que peu de choses du 'proto-berbère'. Cependant, grâce aux travaux majeurs de Kossmann (1999a) et de Prasse (1975, 1990...) dans ce domaine, une image de sa phonologie commence à s'esquisser. En outre, au vue de l'homogénéité générale des correspondances qui régissent les différentes langues berbères, on peut penser que le 'proto-berbère' doit avoir présenté *'une grande uniformité, même s'il n'est pas impossible qu'il ait existé des différences dialectales'*<sup>27</sup> (Kossmann, 1999a : 20).

Toutefois, définir une date approximative à laquelle était parlée le 'proto-berbère' est très difficile, entre autre parce que les méthodes associées à la glottochronologie, discutables par ailleurs, ne sont pas applicables ici, les emprunts à l'arabe étant trop nombreux dans beaucoup de langues.

Néanmoins, de ce point de vue, l'homogénéité des langues berbères dans leur ensemble donne une indication sur la séparation assez récente de ces langues entre elles. Une contradiction entre pourtant en jeu : si le proto-berbère ne semble pas ancien, la séparation du berbère de la famille afro-asiatique est en revanche réputée comme étant très reculée dans le temps, les différences entre les langues berbères et les autres langues afro-asiatiques étant très marquées<sup>28</sup>.

Pour expliquer cette contradiction, une hypothèse intéressante a été proposée par Louali et Philippon (2001), sur la base de critères à la fois linguistiques, historiques et génétiques : selon eux, il y aurait deux niveaux de 'proto-berbères', correspondant à deux scissions majeures. Une première scission aurait eu lieu à une époque reculée justement<sup>29</sup>, aboutissant à la séparation d'un 'proto-berbère I' de l'afro-asiatique, plusieurs langues soeurs s'en

---

<sup>27</sup> On peut citer, par exemple, deux évolutions possibles pour ce qui est reconstruit par Kossmann par \*ww, qui a pour reflet [gg<sup>w</sup>] dans la majorité des langues, et qui peut avoir comme reflet [bb] en tetserret et en zénaga, cette différence ayant a priori pour source une différence dialectale proto-berbère.

<sup>28</sup> *'The dissimilarities between Berber and other branches of Afro-Asiatic are important and imply a very old split of Berber and the rest of the phylum'* (Louali et Philippon, 2001 : 8).

<sup>29</sup> Ils datent cette première scission aux alentours de 7000 avant J.C.



dégageant et évoluant sur cette base. Puis ils font l'hypothèse de la formation d'une koiné berbère à une époque où des liens forts, dus à un commerce florissant, existaient entre les peuples berbères, koiné qui se serait alors étendue et aurait évincé ses langues soeurs. Il s'agirait donc là du 'proto-berbère II<sup>30</sup>', promu au rang d'ancêtre direct des langues berbères modernes.

Cette hypothèse est intéressante, et correspond assez bien aux théories évoquées quand on parle de division et de fusion de langues. En effet, d'après Dixon (1998 : 3) qui prône l'application à la linguistique du modèle de '*punctuated equilibrium*' proposé en évolution, on peut prédire dans l'histoire des langues de longues périodes d'équilibre, suivies par de courtes périodes de déséquilibre qui engendrent de gros changements, pour revenir à une longue période d'équilibre relatif. Ainsi, si l'on suit cette théorie, il est fort possible que deux périodes de changements intenses aient pu avoir lieu au cours de l'histoire berbère que l'on sait assez mouvementée, et que pendant la période d'équilibre les séparant, les langues aient eu tendance à converger, ce qui est le processus normal pendant ce type de périodes : '*in the intervening periods of equilibrium, linguistic areas are built up by the diffusion of features, and the languages in a given area will gradually converge towards a common prototype*' (Dixon, 1998 : 5).

L'hypothèse de Louali et Philippon est donc intéressante, mais l'importance de cette notion de 'proto-berbère' demeure, pour nous, dans le fait que les spécificités de certaines langues peuvent, pour une part, être expliquées par des différences dans le moment de séparation par rapport au proto-berbère. En effet, il est fort probable que des langues très particulières et très différentes des autres, telles que le tetserret ou le zénaga, et dans une moindre mesure le tamacheq, se soient détachées plus tôt du proto-berbère que les autres langues.

En ce qui concerne le tetserret, l'analyse linguistique montrera ses spécificités, qu'on connaît peu pour l'instant, mais il faut aussi prendre en considération le fait que l'étude d'une langue ne peut être dissociée de sa situation politique, historique et sociolinguistique, comme le souligne très justement Dixon (1998 : 1) : '*an integrated theory of language development must pay attention to the way of life of the group speaking a known language, or the postulated earlier stage of the language, and their political, social and linguistic*

---

<sup>30</sup> Daté de 2500 environ avant J.C., on parle toujours de ce proto-berbère là quand on utilise le terme 'proto-berbère' sans autre précision.

*relationships with neighbouring groups speaking other languages*'. En effet, les moteurs d'évolution de la langue peuvent résider dans ces critères, qui ne sont pas purement linguistiques.

Ainsi, avant de nous lancer dans l'analyse linguistique proprement dite du tetserret, nous donnerons un aperçu plus détaillé que précédemment de la situation historique et sociolinguistique du tetserret, afin d'avoir à notre disposition le plus d'éléments possibles pouvant permettre de comprendre la présence de cette langue dans la zone.

## 1.2 Tetserret et Aytawari Seslem : cadre culturel, sociolinguistique et historique

Nous avons donné des indications succinctes sur la langue principale de notre étude, le tetserret, au début de notre introduction. Nous reprendrons ici certains de ces éléments, afin d'apporter plus de détails sur la situation sociolinguistique du tetserret et d'essayer de définir au mieux l'histoire et l'identité des Aytawari Seslem (et accessoirement celle des Kel Eghlal n Enigger<sup>31</sup>).

Le tetserret est, comme nous l'avons dit, une langue berbère, en danger de disparition et quasi non-décrite, inconnue jusqu'en 2001, date à laquelle A.K. Attayoub l'a mise au jour grâce à son mémoire de maîtrise.

Elle est parlée dans la vallée de l'Azawagh, à l'ouest du Niger, dans une zone qui semble délimitée par les communes d'Abalak au nord, de Shadwanka au sud, et d'Akoubounou à l'ouest<sup>32</sup>.

L'Azawagh est, au sens géologique, une vallée fossile qui s'étend dans tout l'ouest du Niger, jusqu'au Mali. Cependant, au sens géographique, l'Azawagh est une région du Niger délimitée par l'Ader Doutchi au sud, et par le massif de l'Aïr au nord. La région de l'Azawagh dans son ensemble '*forme une région caractéristique de collines et de dunes fixées par une végétation dont l'abondance par endroit est étonnante*' (Nicolas, 1950 : 1). La végétation, depuis 1950, semble s'être considérablement réduite, au dire des habitants, et est plutôt, actuellement, composée d'arbres parsemés et de touffes de buissons bas et épineux, qui semblent morts, mais reverdissent aux premières gouttes d'eau. Il faut noter que cette relative richesse en végétation et en pâturage en a fait une région qui, pendant longtemps, a pu vivre dans une relative autarcie, assez isolée, ce qui a certainement contribué au fait que le tetserret était inconnu jusqu'en 2001.

---

<sup>31</sup> Nous n'avons pas tellement d'indications à ce sujet : la question serait intéressante à approfondir, mais pour l'instant, nous avons travaillé surtout avec des membres de la tribu des Aytawari Seslem.

<sup>32</sup> Cf. Attayoub, 2001, carte p.12 et carte 4, annexe 1 de la présente étude, tirée de Walentowitz (2003).

La zone de nomadisation des Aytawari Seslem est, elle, assez plane, située, nous l'avons dit, 'entre Abalak, Akoubounou et Shadwanka, au sud de la région de l'Azawagh' (Attayoub, 2001 : 11). Certains des Aytawari Seslem sont aujourd'hui sédentarisés, ou semi-sédentarisés, à Akoubounou surtout, petit centre urbain créé aux environs de 1980, suite à une sécheresse, qui comprend un puits, un dispensaire, une mairie, une école, et aujourd'hui un 'jardin-potager'. Cependant, beaucoup d'entre eux continuent à habiter 'en brousse', dans les tentes traditionnelles, sur les territoires très étendus des communes d'Akoubounou et de Shadwanka. A Akoubounou même, l'habitat est d'ailleurs partagé entre maisons en banco<sup>33</sup> et tentes<sup>34</sup>, ces dernières étant souvent placées dans la cour des maisons, ou à leurs proches alentours.

Par ailleurs, la vallée de l'Azawagh est occupée en grande majorité par des Kel Tamacheq, ce même territoire accueillant les vingt-cinq tribus Kel Eghlal, (appartenant toutes aux Kel Tamacheq), les quatre tribus rassemblées sous le nom d'Aytawari, dont une seule parle tetserret, les dix tribus Isherifan, et toutes celles reliées au groupe des Iwellemmedan Kel Denneg<sup>35</sup>, majoritaire dans la région.

Ainsi, le tetserret est bel et bien parlé en zone tamacheq, et les locuteurs du tetserret, bien que leur langue soit très différente du tamacheq, partagent la culture de ces derniers.

### **1.2.1 Kel tamacheq et Aytawari, une culture en partage**

Les Aytawari Seslem ont parfois été assimilés à la tribu des Iwellemmedan Kel Denneg, numériquement dominants dans l'Azawagh, étant arrivés du Mali aux alentours du XVIII<sup>ème</sup> siècle suite à un différent avec le reste des Iwellemmedan, ou Iwellemmedan Kel Ataram ('ceux de l'ouest'), comme le souligne Saskia Walentowitz<sup>36</sup> (2003 : 65) : '*l'ensemble des*

---

<sup>33</sup> Mélange de terre sèche et de paille.

<sup>34</sup> On trouve aussi, même s'ils sont en minorités, quelques habitations haoussa, regroupées sur un petit territoire (alors que les Kel Tamacheq laissent beaucoup d'espace entre les familles), en alternance avec les greniers traditionnels haoussa, typiques, ayant une base ronde en banco surplombée d'un cône de paille.

<sup>35</sup> La dénomination et le classement des tribus est très complexe, compliqué encore par les dénominations coloniales (cf. plus avant, fin du §1.2.1).

<sup>36</sup> Saskia Walentowitz a écrit une thèse en anthropologie sur les rites de naissance des Aytawari et des Kel Eghlal, intitulée : '*Enfant de soi, enfant de l'autre : La construction symbolique et sociale des identités à travers une étude anthropologique de la naissance chez les touaregs*'. Dans son premier chapitre, elle donne de très bonnes indications sur l'histoire de ces peuples

*tribus regroupées aujourd'hui sous l'appellation généralisée d'Inesleman ou 'tribus religieuses' est confondu avec les tribus Inesleman qui ont accompagné les Imajeghan [ou guerriers] Iwellemmedan au moment de leur migration vers l'est.*

En réalité, l'origine des Ayytawari Seslem diffère nettement de celle des Iwellemmedan Kel Deneg, nous le verrons.

Néanmoins, autant les Kel Tamacheq Iwellemmedan Kel Deneg que les Ayytawari évoluent depuis très longtemps dans un milieu assez hostile à l'homme, celui du Sahara ou du nord sahélien, dans lequel la recherche de l'eau conditionne la vie. Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce qu'ils soient éleveurs<sup>37</sup> nomades : l'agriculture reste un défi dans ces zones, et les besoins en nourriture du bétail poussent à la nomadisation.

Cependant, ces tribus partagent aussi toutes les autres valeurs qui forment leur culture : une même organisation politique et sociale, un habitat et des habitudes alimentaires identiques, une même vision symbolique du monde, et des rites semblables<sup>38</sup>.

Ainsi, les tribus de culture tamacheq de l'Azawagh, aussi bien Iwellemmedan qu'Ayytawari, ont par exemple comme point de référence la tente, fabriquée en peaux dans ces régions, qui présente de nombreuses symboliques : il s'agit entre autre du foyer, '*cellule élémentaire de la vie nomade*' (Bernus, 1981), mais aussi du territoire de la femme par excellence, qui lui appartient d'ailleurs physiquement, la tente étant reliée par son biais à la culture et au monde social.

Cette vie nomade implique en outre une nourriture assez pauvre, basée sur le lait et le mil, ainsi qu'une vie sociale riche : les gens se retrouvent le soir pour des heures de discussion, de contes et de poésie.

Un autre point assez spécifique de l'organisation des Kel Tamacheq est l'organisation politique de la société. Le fait est bien établi : la société tamacheq est une société très hiérarchisée, où les familles individuelles se regroupent en campements (/ayiwən/, Sudlow, 2001 : 295), familles au sens large, puis, de manière plus large encore, en 'tawshit' (tribu),

---

<sup>37</sup> L'élevage concerne les chameaux, animal le plus noble, mais aussi bovins, ovins et caprins.

<sup>38</sup> De très bons ouvrages ont été rédigés sur la culture des Kel Tamacheq, notamment par Saskia Walentowitz, mais aussi par Hélène Claudot-Hawad, pour ne citer qu'elles. Les ouvrages de Bernus et de Nicolas sont aussi très précis, même si leur description est quelque peu entravée par les relations coloniales. On ne s'attardera donc pas, ici, à décrire dans le détail la culture des Kel Tamacheq, afin de ne pas répéter, avec moins de précision, des faits bien connus.

‘groupe social [...] dont tous les membres se reconnaissent une même origine ou un ancêtre commun, réel ou putatif, en lignée agnatique ou utérine’<sup>39</sup> (Bernus, 1981 : 77).

Chaque tribu joue ensuite un rôle spécifique dans la vie sociale, se répartissant en :

- tribus ‘guerrières’, tribus de ‘nobles’ appelés ‘imajeghen’ ou ‘hommes libres’, détenant ‘l’ettəbəl’, tambour de guerre, qui symbolise le pouvoir politique. Il est intéressant de noter que ces tribus guerrières sont souvent celles qui ont intéressé les étrangers, chercheurs ou administration coloniale, puisque les membres de ces tribus correspondent bien à la ‘*vision romantique des touaregs*’ (Walentowitz, 2003 : 49), guerriers invétérés, nobles et intègres dans leurs combats ;
- tribus de ‘tributaires’ ou ‘imghad’, appuyant les ‘imajeghen’ justement,
- tribus religieuses ou ‘inesleman’, tribus qui nous intéressent tout particulièrement ici puisque les Aytawari Seslem font partie de cette catégorie,
- tribus d’artisans ou ‘inaḍan’,
- tribus d’affranchis, ‘iderfan’, ou de captifs, ‘iklən’<sup>40</sup>.

Enfin, les tribus sont regroupées au sein d’un ‘ettəbəl’ (confédération), sous l’autorité d’un chef, ‘l’amenokal’, choisi traditionnellement dans l’une des tribus ‘d’imajeghen’. (Bernus, 1981 : 77).

A cette classification claire, bien qu’assez complexe à l’usage, se sont ajoutées les dénominations coloniales, qui compliquent un peu plus les choses.

Ainsi, les Aytawari Seslem ont été regroupés par l’administration coloniale dans un groupe nommé ‘Aytawari’, au sein duquel les Aytawari Seslem sont en charge de quatre tribus (Aytawari n Adghagh, Irezman, Iderfan, Ikanawan), et qui forment le ‘huitième groupe nomade’. Les tribus Kel Eghlal<sup>41</sup>, elles, ont été regroupées sous l’appellation de ‘deuxième

---

<sup>39</sup> La société tamacheq est aussi connue pour être ‘majoritairement constituée de tribus ‘matrilinéaires’ (Walentowitz, 2003 : 50), et pour donner aux femmes un rôle important, social plus que biologique.

<sup>40</sup> ‘L’esclavage’ en tant que tel a été aboli parmi les Kel Tamacheq, mais on note encore une division de la société forte, et beaucoup d’anciens esclaves ont gardé un rôle essentiel dans l’accomplissement des tâches quotidiennes.

<sup>41</sup> Il est très important de noter que la tribu des ‘Kel Eghlal n Enigger’, qui parle un dialecte très proche du tetserret, le taməəghlalt, ne semble pas appartenir au groupe de tribus des Kel Eghlal, mais ferait partie en revanche du groupe de tribus des Kel Esaghed (Walentowitz, 2003), dépendants des guerriers Kel Nan (Drouin, 1984 : 507). Les Kel Esaghed constitueraient un groupe de tribus religieuses qui seraient venues, elles, en même temps que les Iwellemmedan Kel Denneg, et serait des tribus religieuses pacifiques. Le rapport entre Aytawari Seslem, Aytawari, Kel Eghlal et Kel Eghlal n Enigger apparaît donc particulièrement embrouillé : comment se fait-il, si les Kel Eghlal n Enigger viennent de l’ouest en même temps que les Iwellemmedan, qu’ils parlent une langue si proche du tetserret et si différente du tamacheq, les Aytawari

groupe nomade’, alors même que les Aytawari et les Kel Eghlal sont très liés, ‘*mélangés comme l’eau et le lait*’ (Budal ag Katimi, amenokal des Iwellemmedan entre 1819 et 1840, cité par Walentowitz, 2003 : 43).

En outre, dans la classification traditionnelle, la tawshit des Aytawari Seslem est une tribu religieuse ‘d’Inesleman’. Le rôle de ces derniers a souvent été défini de manière grossière : il s’agit d’une catégorie sociale un peu à part, médiane dans la hiérarchie, de ‘lettrés’ qui sont en charge de ‘*l’enseignement et de la propagation de l’Islam*’ (Drouin, 1984 : 508) dans la société tamacheq, et qui ‘*sont sollicités et rémunérés pour leur savoir*’ (Walentowitz, 2003 : 43). Ils dispensent aussi des conseils juridiques. Les valeurs fondamentales associées à ces groupes semblent assez proches de celles que Catherine Taine-Cheikh (2008 : XXIII) énumère pour caractériser les zénagas : ‘*piété, modestie, discrétion, diplomatie*’.

Ensuite, la tawshit des Aytawari Seslem, socialement définie comme une tribu d’Inesleman donc, appartient au grand groupe des Aytawari, regroupant effectivement quatre tribus comme l’a soutenu l’administration coloniale, puis les Aytawari sont eux-mêmes rattachés au groupe plus grand encore, anciennement nommé ‘Iberkorayan’, qui comprend aussi les différentes tribus Kel Eghlal et Isherifan.

Or, il s’avère que le groupe des Iberkorayan (et plus particulièrement les Aytawari et les Kel Eghlal) a joué un rôle politique important ‘à l’époque pré-coloniale, au sein d’une institution originale’ (Walentowitz, 2003), la confédération des Tagaraygarayt.

Ainsi, malgré l’amalgame qui a pu être fait entre Iwellemmedan Kel Denneg et ces tribus religieuses regroupées sous le nom d’Iberkorayan, il s’agit de deux groupes bien différents, ayant une histoire divergente et une culture commune<sup>42</sup>.

---

Seslem étant censés, eux, venir de l’Air avec les autres Iberkorayan ? Pourquoi les Kel Eghlal n’Enigger, groupe de religieux, se définissent aussi comme ‘eklen’ des Kel Eghlal ? Aurait-il été fait captifs par une des tribus des Kel Eghlal à un moment donné, certains Kel Eghlal parlant peut-être tetserrèt à ce moment là ? Cette hypothèse semble peu probable, et une étude établissant l’histoire des Kel Eghlal n’Enigger semble indispensable.

<sup>42</sup> Seuls quelques traits culturels sont différents chez les descendants des Iberkorayan, le plus important étant que ce sont des tribus à la fois religieuses et guerrières, ce qui est très original : ‘*ils pouvaient porter les armes et certains participaient au combat*’ (Bernus, 1981 : 71). Cette caractéristique s’explique par le rôle que ces tribus jouaient au sein de la confédération Tagaraygarayt, nous le verrons. Ensuite, en tant que tribus ayant un rôle important dans la religion, elles fonctionnent à présent sur un modèle de filiation patrilinéaire, même si la femme conserve un rôle important dans la société et le symbolique, traces d’une ancienne société matrilineaire. De plus, certaines femmes Aytawari et Kel Eghlal, les femmes ‘nobles’, pratiquent des stratégies d’évitement plus importantes qu’ailleurs peut-être avec certains hommes, s’entourant notamment d’une natte pour leurs déplacements, tradition très spécifique de cette zone, en train d’être abandonnée. (cf. Walentowitz, 2002, qui explique très bien cette tradition).

Voyons donc à présent le détail de cette histoire, histoire moderne d'une part, avec les déplacements des Iberkorayan au Niger, dont on a des traces bien établies ; et les différentes hypothèses faites à propos de l'histoire plus ancienne de ce groupe d'autre part, histoire qui reste mystérieuse.

## 1.2.2 Ayttawari Seslem et Iberkorayan, éléments historiques

### 1.2.2.1 Histoire 'moderne', du XI<sup>ème</sup> siècle à nos jours

Comme nous l'avons dit, les Ayttawari Seslem, même s'ils ont parfois été rattachés aux Iwellemmedan venant de l'ouest, ont une origine bien différente, et sont reliés en réalité au groupe ancien nommé 'Iberkorayan'. Or, les documents relatant les faits historiques tamacheq gardent trace des déplacements de ce dernier groupe à travers le Niger, depuis le 11<sup>ème</sup> siècle.

Il n'est pas certain que ce groupe Iberkorayan ne comptait que des Kel Tamacheq parmi ses membres. Toutefois, dans l'histoire, il est considéré comme groupe tamacheq, et de ce point de vue, il se conforme assez bien à l'histoire tamacheq telle que la décrit Bernus (1981 : 59) : *'Les tribus touarègues se sont mises en place progressivement, se repoussant les unes les autres ou se recouvrant'*.

Ainsi, la présence des Iberkorayan est attestée dans l'Aïr avant l'an mil, à la fin du X<sup>ème</sup> siècle donc. Il s'agirait donc de la première vague tamacheq arrivée dans l'Aïr, où ils ont été en contact avec les derniers occupants noirs de cette zone, Haoussa qui se sont déplacés au sud par la suite (Bernus, 1981 : 59)<sup>43</sup>. Il est intéressant de remarquer que les Iberkorayan *'figurent dans la plupart des traditions orales et écrites [...], aux côtés de trois autres tribus touar[ègues] (Itesen, Illisawen et Imiskikiyan) qui, en direction d'Awgila (actuelle Libye), arrivèrent les premiers dans l'Aïr'* (Walentowitz, 2003 : 72). Cette remarque irait dans le

---

<sup>43</sup> Bernus considère aussi la tribu des Igdalen comme l'une de ces tribus touarègues arrivant en premier dans l'Aïr. Walentowitz, elle, la classe parmi les dépendants des guerriers Iwellemmedan, en même temps que les Kel Eghlal n Enigger.



sens d'une origine libyenne des Aytawari. Toutefois, le fait que ces groupes ont évolué ensemble un moment n'est pas gage d'une origine commune : il faut toujours garder à l'esprit, lorsqu'on s'intéresse à l'histoire des tribus nomades, que les espaces sont moindres pour eux que pour des peuples sédentaires, et que des voyages de plusieurs semaines dans le désert ne leur posent aucun problème, forgeant ainsi une histoire qui nous paraît mouvementée et complexe.

Ainsi, après plusieurs siècles d'histoire commune entre les Gobirawas (peuples noirs occupant l'Air avant les Tamacheq) et les Kel Tamacheq, un différent les oppose, '*qui aboutit au départ de ces deux groupes*' de l'Air (Walentowitz, 2003 : 71). Au XV<sup>ème</sup> siècle, les Iberkorayan se retrouvent donc sur un territoire situé sur la bordure ouest de l'Air. Ils ne resteront pas longtemps à cet endroit, et, à peine un siècle plus tard, commence une autre page importante de leur histoire avec la fondation 'd'In Teduq', '*important centre spirituel situé aux abords d'une route caravanière allant de l'ouest saharien en Egypte*' (Walentowitz, 2003 : 72). Même si les faits historiques relatés concernant la présence des Iberkorayan dans cette zone ne se superposent pas exactement, il semble pourtant qu'ils aient joué un rôle essentiel à cet endroit, selon Bernus (1981 : 59), qui les présente comme '*tribu dirigeante d'In Teduq avant la formation de la confédération Tagaraygarayt*', et selon Walentowitz (2003 : 73), qui met l'accent sur le fait que la fondation même du centre d'In Teduq est attribuée à l'ancêtre commun des Iberkorayan<sup>44</sup>, nommé Afalawas<sup>45</sup>.

Cette page d'histoire, qui semble pourtant importante, se termine assez rapidement, et au XVII<sup>ème</sup> siècle environ, naît la fameuse confédération Tagaraygarayt, confédération 'du milieu', qui doit son nom à sa position géographique, puisqu'elle est entourée par les tribus tamacheq Kel Air au nord-est, Kel Ahaggar au nord-ouest et Tademakkat à l'ouest. Cette confédération présente un schéma de gouvernance qui laissera des traces par la suite, du fait de son originalité. En effet, cette confédération regroupe les Iwellemedan Kel Deneg qui arrivent tout juste de l'ouest, groupe numériquement dominant, et les Iberkorayan, comprenant Aytawari, Kel Eghlal et Isherifan. L'originalité majeure de cette confédération

---

<sup>44</sup> Selon Attayoub (2001), c'est à ce moment que les noms d'Aytawari et de Kel Eghlal remplacent le nom d'Iberkorayan.

<sup>45</sup> Saskia Walentowitz (2003 : 73) émet un doute sur le fait qu'Afalawas soit l'ancêtre commun de tous les Iberkorayan –et donc aussi des Kel eghlal et des Isherifan-, et propose de le considérer comme ancêtre des Aytawari Seslem surtout, puisque c'est dans la généalogie des Aytawari Seslem que son fils, Otman, est toujours nommé comme premier homme de la lignée.

se trouve dans le partage du pouvoir entre un chef de guerre, ‘l’amenokal wan ettàbèl’, toujours issu d’une tribu guerrière Iwellemmedan, à savoir la tribu des Kel Nan ; et un chef religieux, l’Imam, qui détient aussi un pouvoir politique, et qui est toujours choisi parmi les deux tribus Iberkorayan des Ayytawari Seslem et des Kel Eghlal. De plus, les chefs des cinq principales fédérations de tribus prennent part aux décisions.

Ainsi, les Ayytawari Seslem, les Kel Eghlal et les Iwellemmedan ne sont regroupés qu’à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Les circonstances dans lesquelles cette confédération a été formée ne sont pas très limpides et mériteraient certainement d’être éclaircies. En effet, la version classique propose comme moteur pour la formation de ce groupe l’arrivée des Iwellemmedan Kel Denneg aux environs d’In Teduq, arrivée qui semble avoir eu lieu après un différent avec le reste de la tribu restée au Mali. L’histoire précise aussi que les Iwellemmedan Kel Denneg, une fois arrivés dans ce nouveau territoire, ont eu du mal à faire respecter leur autorité, et, pour acheter les peuples qui étaient là avant eux, leur proposèrent des avantages, comme celui de détenir un pouvoir guerrier, en plus du pouvoir religieux.

Walentowitz oppose à cette vision traditionnelle un modèle peut-être un peu plus objectif basé sur le déclin de la route saharienne qui passait à In Teduq, lequel aurait engendré une baisse du pouvoir économique de l’ensemble des tribus peuplant la région. Dès lors, des alliances inter-tribus pouvaient s’avérer bénéfiques, et c’est à ce moment là que les alliances entre Iberkorayan et Iwellemmedan se seraient forgées, ces deux groupes de tribus se partageant le pouvoir, suivant des règles strictes.

Cet équilibre entre le pouvoir guerrier et religieux semble cependant bien diminué aujourd’hui, et les tribus religieuses perdent de leur importance politique. Bernus situe même la perte de ce pouvoir politique au XVIII<sup>ème</sup> siècle, c’est-à-dire peu après que la confédération Tagaraygarayt se soit mise en place : ‘*Kel Eghlal et Ayytawari conservent leur autorité politique jusqu’au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle*’ (Bernus, 1981 : 345).

De nombreux éléments existent donc concernant l’histoire des Iberkorayan, censés être les ancêtres des Ayytawari Seslem et des Kel Eghlal. Toutefois, certains points restent flous ou douteux. Ainsi, Walentowitz, par exemple, met en doute le fait que les Ayytawari Seslem et les Kel Eghlal aient une même origine. Pour elle, Iwellemmedan, Kel Eghlal et Ayytawari constituaient trois groupes très différents, avec des origines différentes, mais qui ont eu

besoin de créer, à partir de la seconde moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle, des alliances particulières, et les Kel Eghlal et les Aytawari Seslem auraient eu, *‘à un moment donné de leur histoire, un intérêt politique’* à avoir une origine commune (Walentowitz, 2003 : 76). Ainsi, c’est à ce moment qu’auraient pu être mises en place toutes les alliances matrimoniales entre ces deux tribus qui se perpétuent encore aujourd’hui, et qui constituent certainement une des raisons de l’affaiblissement du tetserret.

Un autre élément que Walentowitz est la seule à mettre en avant est peut-être crucial, élément appartenant à la question religieuse. En effet, il est intéressant de constater que deux formes d’Islam se sont développées et existent encore aujourd’hui parmi les Kel Tamacheq : la première forme d’Islam est de forme *‘élitiste et puriste, servant à légitimer le pouvoir, tandis que l’autre est plus populaire et syncrétique, [...] développée indépendamment du pouvoir’* (Walentowitz, 2003 : 48). Or, les Kel Eghlal et les Aytawari se rattachent à la première forme d’Islam décrite ici, Islam *‘maraboutique’, ‘non-confrérique, exercé au sein de catégories sociales closes, les Inesleman’,* pour lesquels *‘la fonction spirituelle est héréditaire et l’expérience mystique reste une expérience individuelle, souvent tenue secrète ou vécue à l’écart de la communauté’* (Walentowitz, 2003 : 48).

Or, cette forme d’Islam semble pouvoir être reliée à un courant ancien de cette religion, issu des premiers musulmans berbères, qui avaient rallié le mouvement *‘kharijite’*. De fait, aux environs du VII<sup>ème</sup> siècle, une scission a eu lieu dans la religion musulmane, séparant les Omeyyades et les Abassides des *‘Kharijites’*, qui refusaient l’idée d’un califat héréditaire, et par là donnaient au pouvoir politique une place plus importante. Ce courant a obtenu beaucoup de succès chez les Berbères qui occupaient l’actuelle Libye, et une première couche de l’islamisation *‘tamacheq’* s’est certainement faite par ce biais, à partir du VIII<sup>ème</sup> siècle, grâce à un réseau de routes caravanières établi à travers tout le Sahara.

Ainsi, il est très probable que la question religieuse occupe les tribus maraboutiques regroupés sous l’ancien nom *‘d’Iberkorayan’* depuis très longtemps, et qu’elles se distinguent des autres tribus maraboutiques par des habitudes religieuses liées à ce courant de l’Islam, le courant kharijite. Si l’on suit cette théorie, on pourrait aussi penser que les Aytawari Seslem et les Kel Eghlal ont été les premiers à répandre l’Islam à travers le *‘pays touareg’* de l’époque. Très peu d’études ont été faites sur l’islamisation des Kel Tamacheq, mais il semble que cette hypothèse soit intéressante à approfondir, puisqu’elle pourrait

donner une des clés pour comprendre l'origine des Aytawari Seslem et de leur langue, le tetseret.

Bien que ces dernières remarques puissent être considérées de peu d'importance, ou peu fondées, nous pouvons retenir de cette sous-partie que tous les auteurs s'accordent pour attribuer aux Aytawari Seslem une origine très ancienne, comme le rappelle Bernus (1981 : 74), pour qui les Iberkorayan '*sont issus d'une couche plus ancienne de la population*' que les Touaregs. Prasse, aussi, relayant Attayoub, affirme que les Aytawari Seslem auraient une origine 'pré-touareg' (2003 : V). En outre, nous avons vu que, selon Walentowitz (2003), les Aytawari, et plus largement tous les Iberkorayan, pratiqueraient une religion qui semble se rattacher à un courant ancien de l'Islam, et que les coutumes spécifiques des Iberkorayan ayant trait à leur double pouvoir religieux et guerrier se baseraient '*sur des chefferies très anciennes auxquelles s'ajoutent la fonction politique de 'l'imamat*' (Alojaly, 1975, cité par Walentowitz, 2003 : 66).

Cependant, cette origine ancienne reste un mystère puisqu'aucune trace de l'arrivée des Aytawari Seslem au Niger n'a été conservée. Or, comme c'est le cas pour le peuple berbère en général, le fait de ne pas connaître les origines d'individus dérange, et c'est ainsi que plusieurs hypothèses ont été proposées pour situer les Aytawari Seslem dans une histoire ancienne, faisant référence à une époque antérieure au X<sup>ème</sup> siècle, hypothèses avancées par les Aytawari Seslem eux-mêmes le plus souvent.

### 1.2.2.2 Histoires anciennes, différentes hypothèses

Nous avons vu au début de cette introduction que l'origine ancienne des Aytawari a souvent été placée au nord du Niger, en Libye le plus fréquemment, ou en Algérie. Les hypothèses d'une origine malienne, voire marocaine ont aussi été évoquées. Voyons donc ce que nous pouvons apprendre de ces différentes hypothèses.

### 1.2.2.2.1 Origine ‘nordique’ ou ‘occidentale’ : Libye ou Algérie ; Mali ou Maroc

La tradition orale la plus répandue propose une origine libyenne pour les Aytawari Seslem, comme c'est le cas pour beaucoup de groupes ‘touaregs’. Attayoub (2001) le dit : *‘selon les récits historiques, les ancêtres des Aytawari viennent de Libye’*.

Une étymologie populaire relierait d'ailleurs le nom de la langue des Aytawari Seslem, ‘tetserret’, ‘à l'ancienne province de la Sirt en tripolitaine’ (Walentowitz, 2003 : 85), ce qui coïncide avec l'opinion d'un savant Kel Tamacheq extérieur au groupe Aytawari : Ghoubeïd Alojaly (dans Prasse, 2003 : V) estime lui aussi que les Aytawari *‘proviendraient de Libye, région des Syrtes’*.

L'hypothèse d'une origine libyenne des Aytawari n'est pas impossible, et concorderait à la fois avec une appartenance éventuelle au courant religieux ‘kharijite’, ce courant semblant avoir émergé en Libye pour ce qui concerne l'Afrique du nord ; et avec le fait que les Aytawari soient souvent reliés à des groupes touaregs de Libye dans l'histoire orale, comme nous avons pu le voir dans la sous-partie précédente<sup>46</sup>. Toutefois, les déplacements des groupes nomades dans le désert sont nombreux à travers l'histoire, ce qui rend ces derniers arguments assez fragiles.

Il est intéressant de voir, ensuite, que Drouin a relevé, dans la tradition orale, un récit donnant une provenance algérienne aux Iberkorayan, mais elle ne donne pas d'autres précisions :

*‘La tradition orale les fait venir, dans un mouvement migratoire nord-sud, de Libye et/ou d'Algérie’* (Drouin, 1984 : 508).

De même, dans un texte que nous avons recueilli en tetserret au cours de nos terrain, à la question *‘D'où viennent les Aytawari Seslem ?’*, la réponse, élaborée par un groupe d'hommes érudits, Aytawari, leur donnent une première origine algérienne, puis les font se disperser en Libye, au Mali, au Maroc, dans le nord de l'Algérie, et bien-sûr au Niger, ce qui reprend un peu toutes les hypothèses trouvées dans la littérature, et n'est certes pas très précis.

---

<sup>46</sup> Cf. p.44 ci-dessus : Les Iberkorayan *‘figurent dans la plupart des traditions orales et écrites [...], aux côtés de trois autres tribus touaregs (Itesen, Illisawen et Imiskikiyan) qui, en direction d'Awgila (actuelle Libye), arrivèrent les premiers dans l'Aïr’* (Walentowitz, 2003 : 72)

L'hypothèse d'une origine 'occidentale' a aussi été relevée par Drouin (1984 : 508), qui relate que, '*dans une autre version [de la tradition orale, les Iberkorayan] seraient originaires de la région de Tombouctou, au nord-ouest*' de leur position actuelle.

Attayoub (2001 : 17) propose lui aussi une citation de Noris (1975) allant dans ce même sens : '*Une version historique établit une parenté entre les Kel Eghlal et Awlad Muhammad Al Aghlali de Timbouctou-Walata*'.

Cependant, malgré ces quelques éléments, basés surtout sur la tradition orale, qui iraient vers une origine occidentale des Aytawari Seslem et des Kel Eghlal, cette hypothèse semble vraiment fragile, et il ne semble pas possible d'arriver à une quelconque conclusion sur ces seules bases.

#### 1.2.2.2.2 Un groupe résiduel ?

Ainsi, le fait que '*la tradition orale ne retien[ne] pas d'arrivée soudaine ou un phénomène de migration plus ou moins récente des Aytawari Seslem*' (Attayoub, 2001 : 8) ferait donc plutôt pencher vers l'hypothèse d'une origine nigérienne des Aytawari Seslem. En effet, si nous reprenons le raisonnement de Galand au sujet de l'histoire berbère, à savoir que si l'on n'a pas de trace de l'arrivée des Berbères en Afrique du nord, c'est qu'ils devaient être présents sur le territoire avant tout document écrit, nous pouvons faire l'hypothèse que les Aytawari Seslem ont toujours été au Niger.

Cependant, nous l'avons déjà dit et nous le verrons plus en détail dans l'analyse linguistique, le tetserrèt et le zénaga de Mauritanie ont des points communs flagrants, ce qui implique une histoire commune à une certaine époque (époque certainement reculée vu que ces deux langues diffèrent assez radicalement des autres langues berbères pour former un groupe à part)<sup>47</sup>. Il se pourrait donc qu'il s'agisse, comme le suggère d'ailleurs Attayoub (2001 : 165) avec beaucoup de précautions, d'un '*résidu d'un parler berbère 'frontière', ancien, entre l'ouest saharien et le pays touareg*'. Souag (2010 : 177) fait d'ailleurs la même hypothèse pour la partie berbère du kwarandzyey, puisqu'il nomme son article : '*The Western Berber*

---

<sup>47</sup> Lors d'une conférence rassemblant les berbérissants, à Leiden, le '5th Bayreuth-Frankfurt-Leidener Kolloquium zur Berberologie, 8-11 Octobre 2008' nous avons rencontré Lameen Souag, qui, nous l'avons déjà signalé, travaille, entre autre, sur une langue mixte Berbéro-Songhay, le kwarandzyey ou tabəlbalt, parlée dans la partie sud-ouest de l'Algérie. Cette rencontre a été très intéressante puisqu'elle nous a permis de constater que la partie berbère de cette dernière langue partage des points communs très significatifs avec le zénaga, de même qu'avec le tetserrèt. Nous verrons cela en détail plus avant, mais l'intérêt ici est de savoir qu'un troisième lieu, très écarté du domaine tetserrèt et du domaine zénaga entre en jeu.

*Stratum in Kwarandyey*’, couche berbère qui se rapproche justement du zénaga et du tetserret.

Ainsi, au vu des quelques données recueillies sur l’histoire ancienne des Aytawari, nous ne pouvons arriver qu’à la conclusion suivante : si nous disposons de quelques éléments intéressants sur l’histoire des Aytawari à travers celle des Iberkorayan après le X<sup>ème</sup> siècle, leur histoire plus ancienne reste mystérieuse, et la présence d’un peuple installé depuis longtemps au voisinage des Kel Tamacheq, dont il partage la culture mais non la langue, reste une énigme. En outre, les données sociolinguistiques font apparaître le tetserret comme très affaibli, mais depuis un siècle seulement.

L’histoire est donc peu fiable pour ce cas précis. Par conséquent, comme nous l’avions dit, nous nous tournerons vers une dimension linguistique pour espérer obtenir de plus amples informations sur l’origine des Aytawari Seslem. En effet, la description linguistique apporte des éléments intéressants au débat, mais, avant d’aborder ce thème, nous pourrions faire le constat que les données sociolinguistiques concernant la langue peuvent aussi contribuer à la ‘résolution’ de notre énigme.

## **1.2.3 Tetserret, un aperçu sociolinguistique**

### **1.2.3.1 Qui est locuteur du tetserret ?**

Au cours de cette introduction, nous avons déjà abordé la plupart des éléments sociolinguistiques intéressants concernant le tetserret et ses locuteurs, mais nous proposons ici de les rassembler et de fournir quelques explications supplémentaires.

Le tetserret est donc, en premier lieu, un tout ‘*petit îlot linguistique*’ situé sur des terres tamacheq, ‘*ne dépassant guère les deux mille individus*’ (Attayoub, 2002 : 12).

En réalité, le nombre de locuteurs du tetserret est très difficile à évaluer, même par la communauté.

La première difficulté pour dénombrier ces locuteurs se situe dans leur identité même. En effet, si, dans la symbolique, le tetserret se transmet par le lait des femmes (cf. Attayoub et Walentowitz, 2001), dans la pratique, autant les hommes que les femmes parlent leur langue maternelle à leur progéniture, selon Attayoub (2001 : 15-16). Ainsi, toutes les personnes

issues d'une union entre deux Aytawari, mais aussi toutes celles, très nombreuses, issues d'une alliance scellée entre une personne Aytawari et une personne Kel Eghlal, sont censées maîtriser le tetserrret. Or, la réalité est très éloignée de ce principe de base.

Cependant, il est très difficile de savoir quelles sont les personnes qui, malgré leur qualité de descendant d'Aytawari, ont abandonné le tetserrret.

En effet, comme le précisent Attayoub et Walentowitz (2001), le tetserrret, de par son rôle d'outil de diffusion de la religion, a acquis un statut de langue 'sacrée', et par conséquent, est aussi considéré comme une langue de 'respect' envers les ancêtres. Or, *'cette sacralisation de la langue est telle que ne pas la parler est considéré comme un péché'* (Attayoub, 2001 : 16).

Dans le même sens, la langue est aussi garante d'un rang social élevé des personnes qui la parlent : les Aytawari Seslem semblent avoir joué un rôle politique important depuis longtemps, et, *'dans la conscience historique des Aytawari Seslem'*, le tetserrret acquiert un statut de langue noble, justement parce qu'elle est l'héritage d'ancêtres *'nobles, guerriers et musulmans'* (Attayoub, 2001 : 15). Ainsi, ceux qui devraient parler la langue n'osent pas tellement avouer leur lacune s'ils ne la maîtrisent plus, et recenser les 'vrais' locuteurs du tetserrret devient dès lors difficile.

Une autre des caractéristiques sociolinguistiques de la langue joue dans le fait que les locuteurs sont difficilement identifiables, et aussi, certainement, dans la situation de déclin que connaît la langue : le tetserrret est une langue qu'Attayoub et Walentowitz définissent comme une langue de 'l'entre-soi' (Attayoub, 2001 : 19), qui est utilisée uniquement quand tous les membres présents dans la situation de communication la comprennent. Ainsi, par définition, ce type de situation est difficilement observable, et vu le grand nombre d'alliances matrimoniales mixtes, le tetserrret doit fréquemment céder le pas au tamacheq. Ce trait culturel implique aussi que tous les locuteurs du tetserrret sont bilingues en tamacheq, au moins, ce qui est effectivement le cas aujourd'hui.

En effet, nous avons vu que le tamacheq est la principale langue de contact du tetserrret aujourd'hui, et qu'il est aussi la langue dominante dans la région. De fait, tous les locuteurs du tetserrret sont bilingues, en tamacheq au moins, et ont tous une très bonne maîtrise de cette langue. Selon ce que nous avons observé sur le terrain, il semble que, si un



déséquilibre se fait sentir dans la maîtrise de ces deux langues, c'est toujours à la faveur du tamacheq, qui est alors mieux maîtrisé que le tetserret. Il faut noter que le bilinguisme est unilatéral dans ce cas, et que les locuteurs tamacheq qui ne connaissent pas le tetserret ne l'apprennent pas. Par conséquent, le sens d'emprunt est aussi unilatéral, et le tetserret emprunte beaucoup au tamacheq, tant sur le plan lexical que structurel, nous le verrons.

Les locuteurs du tetserret, tout comme les locuteurs du tamacheq, peuvent aussi être en contact, linguistiquement, avec le hausa, langue utilisée pour le commerce. En effet, les Hausa sont sédentaires, et ils s'installent généralement dans les villes ou les villages où un commerce est possible. Ainsi, ils sont peu nombreux dans le Sahara et dans le Sahel nigérien, mais ils sont très présents à Agadez, par exemple. A Akoubounou, on ne trouve que quelques familles hausa. Cependant, malgré leur petit nombre, leur langue est très présente et '*les Touaregs connaissent presque tous le haoussa*' (Bernus, 1981 : 79), alors que l'inverse n'est pas vrai.

Certains Aytawari, comme tous les Nigériens, sont en contact linguistique avec le français, langue de l'école depuis la colonisation. Cependant, dans la vie quotidienne des villages ou des campements, le français n'a presque pas de place.

Le songhay septentrional est encore pratiqué par certains locuteurs du tetserret, comme le dit Attayoub (2001 : 1), ce qui pourrait être un souvenir de contacts anciens avec des groupes songhay, qui ont joué un rôle historique important à la fin du Moyen-Age dans les régions fréquentées alors par les Aytawari (Kossmann, 2005 : 12)<sup>48</sup>.

Enfin, une dernière langue est très présente chez les locuteurs tetserret surtout : il s'agit de l'arabe littéraire. En effet, les érudits connaissent très souvent la langue du Coran, qu'ils parlent couramment. C'est d'ailleurs l'une des rares parties du monde où l'arabe littéraire est réellement utilisé.

Ainsi, comme dans la plupart des régions du monde, la zone où est parlé le tetserret est multilingue, ce qui ne l'a pas empêchée d'être une langue bien vivante jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Ses locuteurs pensaient d'ailleurs que le '*tetserret ne disparaîtra[it] jamais tant qu'il y aura[it] des Aytawari Seslem sur cette terre*' (Attayoub, 2001 : 13) ; et l'un des

---

<sup>48</sup> Cf. aussi Kossmann (2005 : 16) : '*Among the few Tuareg groups which are considered to be most ancient in the Azawagh, two have linguistic connections of some sort to Songhay, [and among them] 'Ibərkoräyän'. 'Songhay connections of this kind are only found with groups considered very ancient in the region. This suggests that the contacts with Songhay [...] are ancient.*'

‘transcripteurs’ avec lequel nous travaillions répétait sans cesse, à ce propos, ‘*qu’avant, même les chèvres parlaient tetserreret*’.

Malgré tout, on note un déclin important du tetserreret dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle, déclin assez rapide donc, comparé au temps présumé depuis lequel le tetserreret est parlé.

### 1.2.3.2 Langue en danger

Il est toujours difficile de parler avec certitude du futur d’une langue, mais nous pouvons considérer ici, sans prendre trop de risque, que le tetserreret est une langue en voie de disparition, très fortement menacée.

En effet, les deux principaux critères que retient l’Unesco<sup>49</sup> pour tester la vitalité d’une langue sont ceux de ‘*la transmission de la langue d’une génération à l’autre*’ et du ‘*nombre absolu de locuteurs de la langue*’, lié au critère du ‘*taux de locuteurs sur l’ensemble de la population*’ (Unesco, 2002 : 8-9). Or, nous avons vu que la transmission du tetserreret aux nouvelles générations est nulle aujourd’hui : si la génération des ‘parents’, ayant entre 20 et 35 ans environ, contient beaucoup de locuteurs passifs du tetserreret, qui ont appris à le comprendre mais ne le pratiquent pas, la génération des ‘enfants’ ne connaît plus cette langue.

Pour ce qui est du nombre absolu de locuteurs, nous savons juste qu’il se situe bien en dessous de deux mille. Toutefois, pour ce qui concerne le ‘taux de locuteurs’ dans la population, nous pouvons dire, en étant optimiste, que ‘*la langue est parlée par une minorité de gens dans cette population*’, taux qui donne à la langue, selon ce critère de l’Unesco seulement, un statut de ‘*langue sérieusement en danger*<sup>50</sup>’.

Lorsqu’on s’intéresse aux autres critères proposés par l’Unesco, on s’aperçoit que la situation du tetserreret correspond presque toujours à celle d’une langue en danger de disparition assez imminente. En effet, on sait que l’usage du tetserreret est au moins limité au domaine privé<sup>51</sup>, même si nous avons du mal à évaluer s’il est alors utilisé dans tous les

---

<sup>49</sup> Cf. document : ‘*Vitalité et Disparition des Langues*’ créé en 2002 par un ‘groupe d’experts spécial de l’Unesco sur les langues en danger’, dont les références se trouvent dans la bibliographie.

<sup>50</sup> Pour chacun des critères qu’ils proposent, le groupe d’experts de l’Unesco a établi une grille qui permet de placer la langue sur une échelle de 0 à 5 pour ce critère là. Cependant, aucun facteur ne peut être considéré indépendamment des autres.

<sup>51</sup> Le critère correspondant est : ‘*Utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés*’.

champs linguistiques, puisque le tetserret n'est normalement parlé qu'au sein d'un groupe de locuteurs tetserret. En revanche, on peut facilement dire que *'la langue n'est utilisée dans aucun nouveau domaine de la société'*<sup>52</sup>, et qu'il n'existe aucun support pour l'apprentissage et l'enseignement de cette langue, puisqu'elle n'est pas décrite. La politique linguistique du gouvernement nigérien est assez neutre par rapport au tetserret, puisque cette langue est inconnue. En revanche, le tamacheq a pris de l'importance par ce biais, reconnu comme langue nationale au Niger.

Le seul critère pour lequel le tetserret est assez haut placé sur l'échelle de la vitalité des langues est celui de *'l'attitude des membres de la communauté vis-à-vis de leur propre langue'*. En effet, nous avons vu que le tetserret bénéficie d'un prestige important auprès de ses locuteurs, et que le fait de parler le tetserret a une connotation fortement positive.

Malgré ce dernier critère, le tetserret est bien une langue qu'on peut considérer comme langue en danger, voire même comme *'dying language'*, si l'on suit la définition de Thomason (2001 : 225) : *'[a dying language is] a viable language [which] loses ground to a dominant language until finally it is no longer a fully fonctionnal living language'*.

Le tetserret perd du terrain par rapport au tamacheq, nous l'avons vu, même si elle reste pour l'instant une langue *'entièrement fonctionnelle'* : de nombreux pans de son système sont encore tout à fait tetserret et les structures de la langue n'ont pas encore été irrémédiablement attaquées.

### 1.2.3.3 Mécanisme de 'mort' d'une langue

En effet, si les situations des langues en danger sont très différentes les unes des autres et qu'il est difficile de définir exactement ce qu'est une langue *'morte'*<sup>53</sup>, on retrouve toujours des caractéristiques semblables dans le processus de *'mort'* d'une langue. Sasse (1992, cité par Thomason, 2001), a d'ailleurs proposé un modèle décrivant ce dernier processus. Pour lui, certains évènements historiques, externes à la langue donc, conduisent à un déséquilibre des langues dans une situation de multilinguisme. Ensuite, une pression est exercée sur la

---

<sup>52</sup> Le critère correspondant est : *'Réaction face aux nouveaux domaines et médias'*, et les trois critères suivants sont : *'Existence de matériel d'apprentissage et d'enseignement des langues'*, *'Type et qualité de la documentation'* et *'Attitudes et politiques linguistiques au niveau du gouvernement et des institutions'*.

<sup>53</sup> Cf. Thomason, 2001, Chapter 9, *'Language Death'*

population minoritaire, ce qui implique l'apparition d'une attitude négative du groupe minoritaire par rapport à sa langue, qui conduit ensuite à l'abandon de cette dernière langue, en passant par la restriction de l'usage de la langue à des domaines bien spécifiques, par l'augmentation du taux de bilinguisme parmi les membres de la minorité, et par l'arrêt de la transmission de la langue aux plus jeunes générations.

Selon Dixon (1998 : 19), au niveau purement linguistique, ce qui est touché en premier dans le processus de disparition d'une langue est le lexique, puisque les emprunts à la langue dominante se multiplient alors ; puis la syntaxe, si les locuteurs de la langue minoritaire sont bien bilingues : *'the way in which grammar is organised will always tend to be accommodated towards grammars of other languages of which some speakers have an active knowledge'*.

En revanche, si en situation de contact linguistique, la phonétique et la prosodie sont facilement empruntées<sup>54</sup>, la morphologie est l'élément le plus résistant dans une langue<sup>55</sup>. Ainsi, si la morphologie de deux langues connaît des similarités importantes, cela tend à montrer que ces dernières sont reliées génétiquement, surtout si ces similarités sont des innovations par rapport aux autres langues de la même famille.

Ensuite, pour Dixon (1998 : 23), deux moteurs principaux poussent une langue à emprunter des éléments linguistiques à une autre : le prestige et la complexité.

Ces théories linguistiques pourront être intéressantes par la suite afin de mieux positionner le tetserret par rapport aux autres langues de sa famille, surtout pour ce qui est du volet linguistique. Toutefois, elles sont aussi intéressantes pour mettre en évidence quelques particularités socio-linguistiques du tetserret.

Si l'on reprend le modèle présenté par Sasse à travers Thomason (2001), nous reconnaissons sans problème le tetserret dans les critères qui aboutissent normalement, selon lui, à l'abandon de la langue : arrêt de la transmission, augmentation du bilinguisme, et restriction des domaines que la langue peut décrire. Cependant, l'attitude négative par rapport à la langue qui est censée être le déclencheur de l'abandon de la langue, repris par Dixon sous le terme de 'prestige', ne semble pas exister en tetserret, la langue étant justement considérée comme très prestigieuse par ses locuteurs.

---

<sup>54</sup> *'People naturally tend to accommodate their habits of pronunciation to those of people they interact with'* (Dixon, 1998 : 19) et *'Prosodic and secondary contrasts such as tone, glottalisation, nasalisation, will typically diffuse'* (Dixon, 1998 : 19).

<sup>55</sup> *'grammatical forms are borrowed less readily than lexemes or grammatical categories'* (Dixon, 1998 : 21).

De fait, le moteur qui a abouti à la mise en marche du processus de ‘mort’ de la langue tetserret n’est pas celui d’une image négative d’une minorité par rapport à sa langue. Toutefois, malgré le prestige de la langue, les derniers enfants qui ont appris le tetserret ont cessé de le pratiquer et sont devenus des locuteurs passifs.

Plus qu’une image négative de la langue et qu’une pression sur les membres de la communauté minoritaire pour abandonner sa langue, nous verrions plutôt dans l’abandon progressif du tetserret une cassure dans l’équilibre sociétal ancien des Aytawari Seslem. En effet, ces derniers n’ont certainement jamais été très nombreux, mais ont toujours occupé, en revanche, un rôle politique et religieux important. Or, il semble que, depuis la fin de la période de la confédération ‘tagaraygarayt’ avec son pouvoir bicéphale, le pouvoir politique des Aytawari Seslem se soit amenuisé peu à peu, plutôt par une déstructuration lente et globale de la société dans laquelle ils vivent, qu’à cause d’un événement historique précis. De fait, la société ‘tamacheq’, ainsi, que toutes les sociétés vivant dans le désert, ont été déstabilisées, depuis les années 70, par des sécheresses successives qui les ont appauvries. Avant cela, la colonisation avait aussi commencé ce travail.

Ainsi, le résultat vers lequel le tetserret semble avancer, à savoir sa disparition, correspond bien aux modèles proposés pour reconnaître une langue qui disparaît, même si l’une de ses particularités est que le moteur de cette disparition ne passe pas par un événement historique spécifique, ni par une attitude négative des locuteurs par rapport à la langue.

Un point est tout de même positif dans ce processus de disparition, point qui montre une autre particularité du tetserret. En effet, la disparition d’une langue rime très souvent avec la disparition d’une culture, ce qui peut avoir pour conséquences de graves problèmes identitaires pour les membres de l’ancienne communauté linguistique, comme le soulignent entre autre les experts de l’Unesco (2002 : 4) : *‘les populations concernées risquent surtout de considérer cette disparition comme une perte d’identité culturelle et ethnique’*.

Ce qui est assez particulier pour le tetserret, c’est que la perte de la langue soit dissociée de celle de la culture, puisque les Aytawari ont une culture tout à fait touarègue. Ainsi, même si la perte de cette langue attriste certains de ses locuteurs, dans le sens où, à travers la langue, ils perdent aussi un peu de leur statut ‘d’élite’, en plus de cette langue spécifique, ils ne perdent pas leur culture, ce qui sera évidemment moins difficile à supporter d’un point de vue identitaire.

Ainsi, le tetserret a un statut sociolinguistique particulièrement intéressant, et le fait qu'il n'ait pas été abandonné jusqu'à présent malgré un statut minoritaire ancien peut s'expliquer par le pouvoir politique dont a toujours été chargé cette tribu, et par une image très positive de leur langue et de leurs ancêtres. Elle fait pourtant partie, aujourd'hui, des langues que l'Unesco considère comme méritant une description prioritaire, étant donné son statut linguistique '*particulièrement intéressant [du] point de vue de la linguistique typologique, historique et comparative*' associé à un statut de '*langue dont les risques de disparition semblent imminents*' (Unesco, 2002 : 6).

Par cette présentation sociolinguistique de la langue, nous avons abordé tous les éléments qui nous semblaient utiles pour une meilleure connaissance de la situation générale du tetserret, tant sur le plan de l'appartenance linguistique, que sur les plans historiques, culturels et sociolinguistiques donc. Nous pourrions finalement arriver à la description linguistique proprement dite, après une brève présentation des méthodes de travail que nous avons utilisées et des conditions des récoltes de nos données.

## 1.3 Terrains, méthodes de travail et locuteurs

Comme nous l'avons déjà précisé, le travail que nous proposons dans le cadre de ce doctorat comporte deux volets principaux :

- une partie essentielle consiste en la description de certains traits linguistiques du tetserret, langue en danger, intéressante typologiquement, et non décrite ;
- l'autre volet est consacré à un travail de comparaison du tetserret avec d'autres langues de la famille berbère, afin de la situer au sein de cette dernière, puisqu'il y occupe une place un peu particulière.

Le travail de description linguistique, qui est ancré dans une perspective descriptive typologique, est basé sur des données de 'première main', récoltées au cours de trois séjours au Niger, pour une durée totale de cinq mois.

Le premier terrain, effectué en août 2006, a été un terrain de 'repérage', qui nous a permis, entre autre, de rencontrer A.K. Attayoub, grâce à qui le tetserret a été mis au jour, et de discuter une première fois de nos recherches mutuelles. Ce fut aussi notre premier contact avec la culture tamacheq : premiers camps nomades, premiers bols de lait de chamelle, premiers levers de soleil aux sons du bétail et des coups de pilon écrasant le mil...

Ainsi, même si nous n'avons pas récolté de données, ce terrain fut donc indispensable pour mettre en place un réseau de connaissances dont nous ne disposions pas, et fut aussi notre premier contact avec le Niger, l'Afrique sub-saharienne, et le monde tamacheq.

Le second terrain, peut-être le plus fructueux, a été effectué entre février et avril 2007, six mois après le premier terrain. Cette fois, après un bref séjour à Niamey, nous avons passé plus d'un mois à Akoubounou, où l'accueil a été plus que généreux.

Le maire du village, que nous connaissions un peu puisqu'il s'agit de A.K. Attayoub, n'était pas présent à ce moment là, mais il nous a cédé sa maison, et nous a présenté Mohamed Abdoulahi, son neveu, qui nous a assisté pendant nos deux terrains, prenant le rôle de traducteur tamacheq-français et d'aide pour la logistique quotidienne. La femme du chef

d'Akoubounou, soeur d'A.K. Attayoub, Assitu, a aussi veillé sur nous à distance, au cours de ce terrain, prévenant toutes les difficultés auxquelles nous aurions pu être exposée.

Ainsi, nous ne pouvions rêver de meilleure introduction au terrain que celle-ci : présentée comme étant sous la protection d'A.K. Attayoub, personne influente et respectée, les gens qui nous entouraient ont fait tout leur possible pour nous aider dans notre tâche.

Par conséquent, nous avons pu être mise en contact, très rapidement, avec les meilleurs locuteurs du tetserrèt résidant à Akoubounou, locuteurs qui avaient, de plus, l'habitude des 'interrogatoires' linguistiques, puisqu'ils avaient déjà travaillé avec A.K. Attayoub, et qui étaient en outre assez disponibles. Nous avons donc pu travailler presque tous les jours pendant un mois, enregistrant alors 21 séances.

Notre troisième terrain, en janvier et février 2009, a été inscrit dans une lignée un peu similaire, à la différence près que les locuteurs étaient cette fois un peu moins disponibles que deux ans auparavant. Nous avons tout de même pu enregistrer 9 séances, en plus d'une heure d'enregistrements et de transcriptions en tamacheq, utilisés pour le projet ANR Corpafras<sup>56</sup>, qui nous finançait ce terrain. En outre, au cours de ce terrain, de très bons 'transcripteurs' se sont relayés auprès de nous, même s'il manquaient eux aussi de disponibilité, et ils nous ont permis d'accéder au sens des textes que nous avons pu enregistrer en tetserrèt. En effet, au cours du second terrain, nous avons enregistré quelques textes, mais personne n'était capable ou n'avait la patience de nous aider dans la transcription et la traduction morphème par morphème de ces textes, rendant alors le découpage et la glose impossible. Un 'transcripteur' en particulier, Mohamed Ahmed, est la seule personne rencontrée ayant à la fois une assez bonne maîtrise du français pour traduire avec précision les textes et une bonne compétence, passive certes, en tetserrèt. Il nous a été d'une grande aide dans la transcription de ces textes. Mohamed Abdoulahi, aussi, notre traducteur, qui nous a assisté au cours de ces deux terrains de récolte de données et qui ne connaissait pas le tetserrèt au départ, a pu, à force de séances auprès de locuteurs plus âgés, nous aider dans la transcription du tetserrèt : sa mémoire passive de la langue n'était pas loin, et a ressurgi après quelques mois de travail.

---

<sup>56</sup> Il s'agit d'un projet ANR dirigé par Amina Mettouchi, Martine Vanhove et Dominique Caubet, qui consiste en la création d'un corpus annoté, d'une heure de narration et de conversation de différentes langues afro-asiatiques, soulignant le lien entre prosodie, morphologie et syntaxe, utilisable en typologie, qui sera disponible sur internet début 2012.



Ainsi, bien que les terrains qui ont permis le travail de description du tetseret figurant dans cette thèse, n'aient été ni très nombreux ni très longs, et surtout aient commencé tard après le début de la thèse, ils ont été extrêmement efficaces, alors même que nous ne connaissions ni le terrain, ni les gens sur place. En réalité, un équilibre s'est forgé entre les points forts et les points faibles concernant notre présence au Niger, à Akoubounou en particulier, équilibre qui s'est finalement établi en notre faveur.

Les points faibles sous-jacents à notre présence au Niger étaient pourtant assez importants :

- En premier lieu, il faut souligner qu'au début de notre thèse, nous ne connaissions ni le Niger, ni la culture tamacheq. Nous avons simplement à notre actif le nom de la langue sur laquelle notre directeur de recherche nous avait proposé de travailler, et un nom de lieu, Akoubounou. Ainsi, nous n'avions aucun contact avec le Niger, et, de fait, tout un réseau à mettre en place. Or, il s'est avéré très difficile d'établir le contact, indispensable, avec A.K Attayoub. Cependant, la lenteur avec laquelle ces contacts se sont établis s'est trouvé être très bénéfique par la suite. En effet, elle a été la cause de notre premier terrain au Niger, qui nous a permis, hors d'un cadre de travail pur, d'acquérir quelques bases de la culture tamacheq, premières connaissances qui nous ont été essentielles par la suite dans nos relations de travail et de rémunération<sup>57</sup>. Elle nous a aussi permis de rencontrer A.K Attayoub dans de bonnes conditions, ce qui nous a donné la possibilité, quand enfin nous avons pu nous rendre sur le terrain dans un but linguistique, de bénéficier de conditions de travail optimales.
- Un second point faible était que la zone saharienne au Niger est assez instable politiquement, depuis plusieurs décennies, plusieurs rébellions ayant déjà eu lieu, pour diverses raisons, que l'on ne peut en aucun cas résumer en quelques mots. Ainsi, après notre premier terrain, une rébellion assez grave a éclaté, et la zone est restée instable jusqu'en 2009, raison pour laquelle deux ans se sont écoulés entre notre second et notre troisième terrain. Ce temps long entre ces deux terrains, s'il n'a pas été forcément bénéfique, s'est trouvé être finalement assez juste : nous avons pu

---

<sup>57</sup> La question de la rémunération des locuteurs (et du traducteur ici) est une question centrale dans la linguistique de terrain. Or, une très bonne connaissance de la culture des gens avec lesquels on travaille est absolument indispensable pour gérer au mieux cette question délicate. Malgré quelques déboires de ce côté là (assez minimes finalement), la connaissance acquise petit à petit de la culture tamacheq nous a été d'une grande aide, surtout lors du troisième terrain.

travailler en détail les nombreuses données acquises lors du second terrain, et, par conséquent, notre troisième terrain a pu être préparé très minutieusement, ce qui nous a permis d'obtenir de nombreuses réponses aux questions restées en suspens après le second terrain.

- Notre troisième point faible, et non le moindre, était de ne pas maîtriser le tamacheq au début de nos terrains. Ainsi, il nous a fallu avoir recours à un traducteur français-tamacheq, y compris dans notre travail linguistique, ce qui peut s'avérer être vraiment gênant<sup>58</sup>. Toutefois, si ce dernier élément est évidemment négatif, nous avons été impressionnée par les capacités linguistiques des locuteurs du tetserret. En effet, les meilleurs locuteurs, avec qui nous avons eu la chance de travailler, sont des érudits qui ont une grande maîtrise, entre autre, des langues de la région (le français mis à part) : ils ne confondent presque jamais les langues, ne se laissent pas influencer par leur plurilinguisme, et traduisent presque automatiquement, très rapidement, dans la langue demandée<sup>59</sup>. Notre but dans ce travail linguistique était de décrire des points de la langue tetserret bien précis. Ainsi, nous avons travaillé majoritairement sur des élicitations de phrases, même si nous avons aussi récolté huit textes de taille variable (dont un en taməsəghlalt), des contes pour la plupart, afin d'avoir aussi des données plus naturelles. Or, dans ce travail de traduction de phrases, qui n'est pas facile, autant les locuteurs que le traducteur ont fait preuve d'une grande compétence et d'une grande précision. Il faut noter toutefois un point positif de la présence du traducteur lors de nos séances d'enregistrement : nous travaillions avec des hommes presque exclusivement, plus âgés que nous, que nous ne fréquentions pas par ailleurs. Le fait que nous arrivions avec un autre homme, relativement proche des locuteurs, a vraiment accéléré la confiance et diminué un sentiment de gêne qui aurait été long à disparaître dans un autre cas, à notre avis, si nous étions arrivée seule pour travailler avec ces hommes. Bien sûr, le fait de maîtriser le tamacheq aurait pu nous permettre de travailler plus avec des femmes ;

---

<sup>58</sup> L'idéal aurait été de passer plusieurs mois sur place avant le début de la thèse afin d'apprendre le tamacheq. Cela n'était évidemment pas possible puisque le temps était compté, y compris entre le master 2 et le doctorat, et le financement n'aurait pas suivi.

<sup>59</sup> Pour certains locuteurs, plus jeunes en général, et peut-être moins savants, cette tâche était plus difficile, et certains n'y sont finalement pas arrivés, nous fournissant des données hachées et peu fiables, n'ayant rien à voir avec les données fournies par les 'bons locuteurs'.

nous regrettons de l'avoir trop peu fait, et espérons que les occasions seront plus nombreuses si nous continuons le travail sur le tetserret.

Nous avons déjà énuméré les points forts de notre présence à Akoubounou pour montrer l'équilibre qui s'est créé avec les points faibles, mais nous pouvons citer à nouveau les suivants : outre avoir pu travailler, de manière presque immédiate, avec de très bons locuteurs, point essentiel dans la réussite de notre entreprise, le fait d'avoir été introduite dans la communauté linguistique dans de très bonnes conditions a aussi beaucoup joué en notre faveur.

Il faut noter que pour le côté technique des choses, on retrouve un peu le même équilibre entre positif et négatif que ce que l'on a vu pour le déroulement des terrains eux-mêmes. En effet, les enregistrements, que l'on voudrait toujours effectuer dans un environnement le plus calme possible, ont au contraire été réalisés, le plus souvent, au sein de groupes de personnes spectatrices, qui peuvent donner leur avis ou lancer le débat, parfois à l'extérieur de la maison. Cependant, malgré les interférences sonores qui perturbent quelques enregistrements, ces situations avec plusieurs personnes se rapprochent des conditions naturelles de communication, et la gêne que peut engendrer le microphone disparaît alors très vite. En outre, une émulation se crée aussi parmi les personnes en présence, et la séance d'enregistrement, qui peut normalement être assez fastidieuse, devient un divertissement, une occasion de montrer son savoir pour le locuteur, qui de fait est plus concentré et plus enclin à faire durer la séance. La mise en place d'un groupe de spectateurs-participants est particulièrement importante pour les contes, genre pour lequel les attitudes et les réponses des auditeurs sont particulièrement importants.

Les données que nous avons recueillies l'on été, nous l'avons dit, auprès d'hommes presque exclusivement. Deux hommes ont été nos locuteurs principaux :

- Ahmoudou wan Belqis, dont la femme, Belqis, parle très bien le tetserret, affirmant même qu'elle est plus à l'aise dans cette langue qu'en tamacheq. Ahmoudou, homme relativement âgé, est un érudit, qui, au départ, n'était pas très intéressé dans ce travail linguistique. Il semble cependant qu'il y ait pris progressivement un certain goût. En tout cas, il s'est montré très disponible malgré de nombreux travaux qu'il avait à effectuer par ailleurs : plus intéressé par l'argent qu'il retirait de ce travail que d'autres, il a été aussi très sérieux. L'avantage de travailler avec Ahmoudou, outre sa

grande compétence linguistique, a été que nous nous déplaçons chez lui en règle générale. Ainsi, nous pouvions plus ou moins imposer notre rythme de travail, et nous avons de grandes chances que Belqis, sa femme, avec laquelle nous avons une belle complicité malgré la barrière de la langue, assiste à la séance depuis la pièce voisine, et qu'elle corrige son mari s'il se trompait, ou que ce dernier lui demande les mots oubliés.

- Ibba est un homme dont nous savons peu de choses, sinon qu'il était lui aussi très compétent et bienveillant. Dans son cas, c'est lui qui se déplaçait pour travailler, puisqu'il n'habite pas à Akoubounou. Ainsi, il apparaissait par surprise, et dans ces cas, nous nous dépêchions de sortir notre enregistreur. Ibba s'est montré très compétent en tetserret, et intéressé par le travail linguistique : il nous a en effet répété plusieurs fois qu'il nous donnerait 'tout le tetserret'. Son intérêt pour ce travail était, selon nous, réellement une volonté de conservation de la langue. Toutefois, ses occupations personnelles ne lui permettaient pas de venir très souvent, mais les séances que nous avons faites avec lui ont été très constructives.

Nous avons ensuite travaillé sporadiquement avec plusieurs locuteurs :

- Nous avons effectué trois séances avec des hommes plus jeunes qu'Ahmoudou et Ibba : deux venant de l'extérieur d'Akoubounou, qui ne se sont pas montrés très compétents, nous donnant tout de même quelques données (c'est là que nous nous sommes rendu compte à quel point les deux premiers locuteurs étaient bons) ; un, Salih, berger, qui venait très souvent chez nous, et qui semblait passionné par le travail linguistique que nous faisons, passait des heures à nous donner des mots, qu'il pouvait écrire en arabe ou en tfinaghs. Toutefois, il a refusé pendant très longtemps d'être enregistré, et était impressionné par le dispositif audio. Nous n'avons effectué qu'un seul enregistrement avec lui, au cours du troisième terrain.
- Nous avons aussi enregistré une séance avec un homme de la stature d'Ahmoudou et d'Ibba, nommé Ahmoudoun Elhaj. Cependant, ce dernier habitait à Tahoua, et n'était pas très enclin à venir travailler avec nous.
- Une séance a été enregistrée avec le frère d'Ibba, très bon locuteur du tetserret, qui nous a fourni trois contes sur le célèbre chevalier Fellan, en tetserret d'abord, puis en tamacheq.

- Enfin, nous avons effectué deux séances avec Belqis, la femme d'Ahmoudou : la première séance et la dernière. La première fois, le jour de notre arrivée, Belqis s'était déplacée avec Assitu, la femme du chef, et nous avons pu enregistrer une série de mots en isolation. La dernière séance a consisté en un long conte traditionnel, en tetserret, que nous avons enregistré chez elle, deux jours avant de partir.

Ainsi, nos terrains ont été très fructueux et un bel équilibre s'est créé entre nos atouts et nos faiblesses, pour aboutir à un bilan positif. Telle a été la base de la description linguistique du tetserret qui va suivre, entrecoupée d'éléments comparatifs ; elle commencera, comme nous l'avons dit, par la phonétique et la phonologie, consonantique d'abord, puis vocalique.